



Tarbflaith: une influence classique dans Audacht Morainn?

Title	Tarbflaith: une influence classique dans Audacht Morainn?
Author(s)	Bisagni, Jacopo
Publication Date	2015-09-29
Publisher	CNRS Éditions

TARBFLAITH : UNE INFLUENCE CLASSIQUE DANS AUDACHT MORAINN ?

PAR
Jacopo BISAGNI

Introduction

Audacht Morainn (AM) – ou « Testament de Morann » – est, sans aucun doute, l'un des textes les plus célèbres de toute la production littéraire en vieil-irlandais. Cette situation est due à plusieurs facteurs : en particulier, une des quatre recensions existantes d'*AM* a été datée par son dernier éditeur, Fergus Kelly, de l'an 700 environ¹, ce qui place ce texte parmi les spécimens littéraires vieil-irlandais les plus anciens que l'on connaisse. Deuxièmement, *AM*, qui consiste en une longue série d'instructions morales et comportementales offerte par le sage juge Morann au jeune roi Feradach Find Fechnach, est souvent considéré comme l'une des principales sources vernaculaires détaillant l'idéologie médiévale irlandaise de la royauté : au travers du rôle d'intermédiaire joué par des traités hiberno-latins tels que *De duodecim abusiuis saeculi (DDAS)*² ou les *Proverbia Grecorum*³, cette idéologie aurait contribué de façon significative à l'élaboration de la conception royale que l'on trouve dans les nombreux *specula principum* de l'époque carolingienne⁴, comme par exemple la lettre adressée à Charlemagne par l'écrivain insulaire Cathwulf⁵, la *Via regia* de Smaragde de Saint-Mihiel⁶, le *Liber de rectoribus Christianis* de l'irlandais Sedulius Scottus⁷, ou encore

¹ « A number of archaic spellings [...] show that Recension B was written down well before the main Würzburg Glosses, which Thurneysen has dated to the middle of the eighth century (THURNEYSEN, 1946, p. 4, § 5). This gives us a compilation date of c. A.D. 700, though much of the text must have had a previous oral or possibly manuscript existence. » (KELLY, 1976, p. xxix.)

² Pour une édition de *DDAS*, voir HELLMANN, 1909. Ce texte a été daté par Aidan Breen de la moitié du VII^e siècle environ (BREEN, 1987a, p. 76 ; BREEN, 2002, p. 83-85). La bibliographie relative au *DDAS* est assez abondante : nous pouvons signaler ici, en particulier, KENNEY, 1966, p. 281-282 ; ANTON 1982 ; MEENS, 1998, p. 349-357 ; GRIGG, 2010.

³ Pour une édition et une discussion des textes appartenant à la tradition des *Proverbia Grecorum*, voir SIMPSON, 1987. Pour plus d'information sur la transmission manuscrite de ce texte, voir aussi WRIGHT, 2006.

⁴ Pour un aperçu général du genre des *specula principum* à l'époque carolingienne, voir BORN, 1933 ; ANTON, 1968 ; STONE, 2007 ; SASSIER, 2012, p. 123-188. À propos de l'influence irlandaise sur les *specula* carolingiens, voir BOYER, 1947, p. 210-213 ; RICHÉ, 1982 ; MOORE, 1996 ; SASSIER, 2012 : p. 120-121 et 152-155.

⁵ La lettre de Cathwulf peut être datée précisément de l'an 775 ; pour l'origine et le contenu de cette lettre, voir GARRISON, 1998 ; STORY, 1999.

⁶ Pour une édition de la *Via Regia* (œuvre composée au début du IX^e siècle), voir *PL*, vol. 102, col. 933-971.

⁷ Le *Liber*, probablement écrit pour le roi Charles le Chauve, peut être daté de la deuxième moitié du IX^e siècle (probablement autour de 870) ; pour une édition et une traduction anglaises de ce texte, voir Sedulius Scottus, éd. DYSON, 2010 (ou bien l'édition précédente, HELLMANN, 1906).

De regis persona et regio ministerio de Hincmar de Rheims⁸. D'ailleurs, l'importance considérable d'*AM* dans le contexte de la tradition littéraire médiévale irlandaise elle-même est démontrée par le nombre très élevé de copies manuscrites qui subsistent⁹.

AM fut édité une première fois par Rudolf Thurneysen¹⁰, qui crut reconnaître trois recensions du texte : A, B, et L. Thurneysen fournit donc une édition de la recension qu'il considérait comme la plus ancienne, c'est-à-dire A. Toutefois, cette évaluation de A fut remise en question dans un bref article publié quelques années plus tard par Julius Pokorny¹¹, qui, au contraire, indiqua B comme étant la recension la plus archaïque. Ce réexamen est à la base de l'édition de Kelly mentionnée ci-dessus, où l'on trouve une édition critique et une traduction anglaise du texte B, ainsi qu'une édition en appendice qui représente la « somme » des recensions A et L, avec l'ajout d'une quatrième recension N¹².

Il est également important de noter que les passages les plus controversés d'*AM* ont été discutés en détail par P. L. Henry¹³ dans un article où l'auteur suggère un certain nombre de modifications par rapport à l'édition et à la traduction de Kelly ; de plus, une autre édition de la recension B, souvent différente de celle de Kelly, et accompagnée d'une excellente traduction française ainsi que d'un commentaire, a été publiée par Anders Ahlqvist dans la présente revue¹⁴.

Pendant très longtemps, *AM* a été considéré comme un texte de nature extrêmement archaïque, préchrétienne, présentant une idéologie et même une structure poétique de dérivation indo-européenne. Ce point de vue est bien résumé dans le passage suivant, tiré de l'introduction à l'édition d'Ahlqvist :

« Les idées présentées dans [le] T[estament de] M[orann] sont indubitablement très anciennes : au fond, il s'agit des principes qui régissent le bien-être d'une société primitive campagnarde, principes qui doivent être observés par le souverain afin que sa justice (*fír flathimon*) lui permette à lui et à son peuple de prospérer¹⁵. »

De plus, selon cette idéologie, la légitimité du souverain, fondée sur sa « justice » (*fír*, terme que l'on pourrait également traduire par « vérité¹⁶ »), a des répercussions non

⁸ Hincmar composa cet ouvrage pour Charles le Chauve (comme le *Liber de rectoribus* de Sedulius) autour de l'an 873. Pour une édition de ce texte, cf. *PL*, vol. 125, col. 833-856.

⁹ *AM* survit dans onze copies au total.

¹⁰ THURNEYSEN, 1916-1917.

¹¹ POKORNY, 1921

¹² Pour une discussion de la tradition manuscrite d'*AM*, cf. KELLY 1976, p. xx-xxix.

¹³ HENRY, 1982.

¹⁴ AHLQVIST, 1984.

¹⁵ AHLQVIST, 1984, p. 151.

¹⁶ HENRY, 1982, p. 37-38.

seulement sur le bien-être de la population et sur la stabilité sociale, mais aussi sur les phénomènes naturels, le *cosmos*, comme on peut le voir, par exemple, dans ces deux passages¹⁷ :

§ 12 : *Apair fris, is tre fír flathemon mortlithi [...] márlóchet di doínib dingbatar.*

(« Dis-lui : c'est par la justice du souverain qu'une grande mortalité [...] [et] de grands coups de foudre sont écartés des gens. »)

§ 17 : *Is tre fír flathemon ad-manna mármeso márfedo -mlasetar.*

(« C'est par la justice du souverain qu'une abondance de grands fruits d'arbres de la grande forêt peut être goûtée. »)¹⁸

En 1966, D. A. Binchy remarquait que la recension B d'*AM* « has no [Latin] loanwords (other than *clannaid* 'plants')¹⁹ and no specifically Christian sentiments », ajoutant aussi que l'on peut expliquer cette quasi-absence en postulant une datation de ce texte « from a period before Christianity and Latin learning had percolated into the native schools »²⁰. Pour citer encore un exemple de cette approche, dans un article paru en 1979 Calvert Watkins proposa de nombreux parallèles entre la conception du *fír flathemon* (« la justice du souverain ») et l'idéologie royale de l'Inde ancienne, en affirmant (sur la base d'études publiées auparavant par P. L. Henry, D. Greene et T. Ó Cathasaigh) :

« The comparison of the two institutions at the opposite ends of the Indo-European area permits its reconstruction as a feature of Indo-European culture: a simple but powerful ethical notion of the Ruler's Truth [...], as an intellectual force, verbally expressed, which ensures the

¹⁷ Sauf indication contraire, toutes les citations d'*AM* (recension B) présentes dans cet article – ainsi que la numérotation des paragraphes du texte, précédée par le symbole § – suivent le texte et les conventions de l'édition de Kelly (KELLY, 1976, p. 2-21), tandis que nos traductions françaises combinent AHLQVIST, 1984, et la traduction anglaise de Kelly. En général, nous sommes responsable pour toutes les traductions françaises des œuvres citées dans cet article, sauf indication spécifique.

¹⁸ Le concept de la « justice du souverain » est décrit ainsi dans KELLY, 1976, p. xvii : « The central theme of *AM* is that the welfare of the king and his tribe depends on his justice or *fír flathemon* (§ 12-28). This justice protects his tribe from plague, lightning, and enemy attack and ensures abundance of fruit, corn, milk, and fish, fertility of women, and maintenance of peace and prosperity. This theme is familiar in native and foreign tradition. »

¹⁹ En réalité, il faudrait ajouter aussi § 12 *mortlithi* < lat. *mortalitas* (KELLY, 1976, p. 26), ainsi que l'occurrence du gén. sing. du mot *dúilem* « créateur » (§ 32), calque du mot latin *creator* (MCCONE, 1990, p. 141).

²⁰ BINCHY, 1966, p. 3-4, n. 3, et p. 4. De façon plus prudente, Kelly affirmait ce qui suit : « Though one cannot rule out the possibility of outside influence in a text which must have taken roughly its present form over 200 years after the arrival of Christianity, it has yet to be shown that any of the ideas which it expresses are of Christian provenance » (KELLY, 1976, p. xv ; voir aussi KELLY, 1988, p. 236). Une solution de compromis similaire est exprimée dans le récent livre d'Edel Bhreathnach : « [...] whereas *Audacht Morainn* makes no explicit reference to a Christian ethos, the phrase "Let him estimate the creations of the creator who made them as they were made" (*ad-mestar dúili dúilemon tod[a]-rósat amal to-rrósata*) suggests that the ideal king was not a deity but was subject to one creator, likely by the seventh century to be the Christian god » (BHREATHNACH, 2014, p. 50).

society's prosperity, abundance of food, and fertility, and its protection from plague, calamity, and enemy attack²¹. »

Dans ce contexte, l'existence de ressemblances entre *AM* et la notion de royauté exprimée dans *DDAS* (texte sans doute issu d'un milieu culturel chrétien), surtout dans la section concernant le *rex iniquus*, pouvait être justifiée simplement par le postulat d'une substantielle continuité idéologique entre le passé païen et le présent chrétien²².

Ce point de vue sur la nature d'*AM* fut remis en question en 1990, lors de la publication du célèbre livre de Kim McCone *Pagan Past and Christian Present in Early Irish Literature*, où l'auteur revendiqua la compatibilité du contenu d'*AM* (ainsi que d'autres *specula* vernaculaires comme *Tecosca Cormaic* et *Senbríathra Fíthail*) avec la notion de royauté que l'on trouve dans la Bible, notamment dans l'Ancien Testament²³.

Ce changement de perspective encouragea un processus de réévaluation de l'idéologie royale irlandaise, parfois en accord avec la pensée de McCone, parfois non, mais en tout cas avec un regard en général plus disposé à envisager la possibilité d'une interaction complexe entre certaines idées et certains mythes de lointaine origine païenne et le rôle de plus en plus pénétrant de la tradition biblique et chrétienne²⁴. Il est donc tout à fait possible qu'*AM* soit à considérer comme un produit de la culture écrite des lettrés ecclésiastiques irlandais du haut Moyen Âge, bien plus intéressés à contribuer à l'établissement des bases idéologiques d'une « royauté idéale » qu'à la simple préservation muséale de conceptions archaïques²⁵.

²¹ WATKINS, 1979, p. 181. Dans le même article, Watkins affirmait aussi qu'*AM* peut être considéré comme « a window on a genre of Indo-European literature » (*ibid.*, p. 178), avec un écho assez évident de la célèbre phrase de Kenneth Jackson, selon laquelle les sagas médiévales irlandaises seraient « une fenêtre sur l'âge du Fer » (« a window on the Iron Age » : JACKSON, 1964). Plusieurs parallèles intéressants entre *AM* et certaines structures poétiques de possible origine indo-européenne se trouvent aussi dans WATKINS, 1995, p. 207 et 259-261. Bien d'autres publications où *AM* est vu comme appartenant à un genre indo-européen de *speculum principis* pourraient être citées ici ; à titre d'exemple, nous pouvons mentionner SMITH, 1927, p. 412-413 ; WAGNER, 1970, p. 8-9 ; BYRNE, 1973, p. 24 (« the oldest recension of this 'Testament of Morand' (*Audacht Moraind*) is purely pagan in outlook ») ; MAC CANA, 1979, p. 448 ; HENRY, 1982, p. 35-36 ; MARTIN, 1984, p. 33-34 (« the *Audacht* contains nothing but pre-Christian material »).

²² En comparant *AM* et *DDAS*, Kelly affirme que « the two traditions have much in common, though there is nothing which would imply influence in either direction » ; toutefois, il ajoute aussi que « *AM* provides much information about the place of the king in pre-Christian Irish society, and no doubt most of it also holds good for the early Christian period » (KELLY, 1976, p. xv-xvi).

²³ Voir MCCONE, 1990, p. 138-143, et plus particulièrement p. 142-143 : « [...] it seems quite likely that a foundation provided by biblical wisdom texts was adapted to existing Irish ideas and institutions. Be that as it may, the texts available to us indicate that pre-Christian sacral principles had been assimilated at least as early as the mid-seventh century to a biblical concept of kingship by divine grace that belongs firmly in the mainstream of medieval Christian European thought. »

²⁴ Pour quelques bons exemples de ces orientations plus récentes (et plus nuancées), voir notamment : AITCHISON, 1994 ; JASKI, 1998 ; FOMIN, 1999 ; CHARLES-EDWARDS, 2009 ; GRIGG, 2010. Pour une vue d'ensemble plus détaillée concernant la littérature secondaire sur *AM*, voir aussi FOMIN, 2009b, p. 161-164.

²⁵ Cette perspective ne signifie absolument pas qu'il faille renier toute présence d'éléments préchrétiens dans l'*AM* ; elle est, au contraire, fort possible. Toutefois, il serait trop simpliste de postuler une distinction nette entre une « strate païenne » et une « strate chrétienne » : comme l'a bien expliqué Bart Jaski, « a narrative which

Ce travail de « révisionnisme » au sein des études celtiques n'a pas épargné non plus l'évaluation du processus de composition des versions existantes d'*AM*. Alors qu'il est sans doute vrai que la recension B est celle qui présente les traits linguistiques les plus anciens, il est néanmoins étonnant de constater le grand nombre de remaniements que ce texte a subis au fil des siècles : les différences de contenu et de formulation entre les quatre recensions sont souvent profondes²⁶, et le niveau de variation entre les manuscrits qui attestent une même recension est aussi parfois très élevé²⁷ (une situation très différente de celle associée à d'autres textes « fondateurs » de la littérature vieil-irlandaise, comme par exemple *Amrae Coluimb Chille*, qui est au contraire caractérisé par une tradition manuscrite très peu diversifiée²⁸). De plus, Kelly a bien montré comment *AM* fut occasionnellement utilisé comme source pour la composition d'autres textes concernant la royauté²⁹.

Dans son introduction, Kelly observe également que la formule initiale (§ 2) *At-ré, tochomla, a mo Neiri Núallgnáith* (« Lève-toi, mets-toi en marche, ô mon Neire habitué à proclamer ») est répétée au § 53, en formant un *dúnad* qui pourrait donc signaler la conclusion d'une unité textuelle ancienne, ce qui est aussi suggéré par « the very disparate nature of the material which follows in § 54-63³⁰ ». En particulier, selon Kelly, les strates plus anciennes d'*AM* seraient § 12-21 (une section caractérisée par la formule *is tre fír flathemon*) et § 32-46, alors qu'il propose de considérer § 22-31 et § 47-52 comme des ajouts successifs³¹. Dans sa description des différents strates qui composeraient *AM*, Kelly n'offre pas de datation spécifique pour ces ajouts, ni pour les paragraphes qui suivent le § 53, même si, à la page xviii, il définit ainsi la section § 58-62 : « possibly an early addition to *AM* ».

La classification des types de souverain

Les § 58-62 présentent une classification des quatre types possibles de souverain, c'est-à-dire le *fírflaith* (« vrai souverain », § 59), le *ciallflaith* (« souverain d'esprit » § 60), le *flaith congábale co slógaib díanechtair* (« souverain d'occupation avec troupes [provenant] de

contains ideas about kingship which go back to pagan times hardly implies that the author and his audience subscribed to a pagan ethos » (JASKI, 1998, p. 330).

²⁶ Par exemple, les recensions A, L et N contiennent neuf paragraphes qui ne se trouvent pas dans la recension B (voir KELLY, 1976, p. xxvii).

²⁷ Voir par exemple KELLY, 1976, p. xxiii et xxv-xxvi. La relation entre les deux recensions principales (A et B) est difficile à déterminer avec précision, et cela est vrai aussi pour la relation entre les trois recensions plus tardives (A, L et N), qui, toutefois, semblent dériver d'une origine commune (*ibid.*, p. xxvii-xxix).

²⁸ Voir BISAGNI, 2009, p. 1-2.

²⁹ C'est par exemple le cas du « fragment R » discuté et édité par KELLY, 1976, p. xxiv-xxv et 72-74.

³⁰ KELLY, 1976, p. xliii.

³¹ KELLY, 1976, p. xliv-xlv.

l'extérieur », § 61) et le *tarbflaith* (« souverain-taureau », § 62). Dans la recension B (attestée dans quatre manuscrits), la description de ces quatre catégories est précédée par un paragraphe (§ 58) qui en annonce le nombre et les énumère : *Apair fris, ní fil inge cethri flatheamna and : firflaith 7 cíallflaith, flaith congále co slógaib 7 tarbflaith* (« Dis-lui, il n'y a que quatre souverains : le vrai souverain et le souverain d'esprit, le souverain d'occupation avec troupes, et le souverain-taureau »). Toutefois, une comparaison entre les quatre recensions, effectuée par Maxim Fomin dans un article publié en 2007, révèle une situation très complexe³² : la recension A (attestée dans trois manuscrits) annonce qu'il existe *trois* types de souverain (sans en donner la liste), alors que cette affirmation est suivie par une description des *quatre* types mentionnés précédemment. Quant à la recension L, la copie L¹ annonce les quatre catégories, en énumère trois (toutes sauf le *tarbflaith*, qui, toutefois, apparaît dans l'énumération fournie dans L³), et en décrit quatre³³. Enfin, la recension N annonce qu'il y a quatre types de souverain, mais sans donner aucune liste et en décrivant ensuite seulement trois types, c'est-à-dire toutes les catégories mentionnées sauf le *tarbflaith*³⁴.

De plus, il y a des différences significatives par rapport à l'ordre de présentation des genres de souverain : alors que B suit un ordre « descendant » (c'est-à-dire du meilleur type – le *firflaith* – au pire – le *tarbflaith*), les trois autres recensions présentent au contraire un ordre « ascendant » (du pire au meilleur), qui, toutefois, est interrompu par la description finale du *tarbflaith*, placé immédiatement après le *firflaith* dans A et L. Comme dit Fomin, « the 'bull-ruler' following the 'true-ruler' does look like a digression from the original principle of enumeration³⁵ ». Toutes ces données peuvent être mieux visualisées à l'aide d'un tableau :

	Nombre annoncé	Liste	Descriptions	Ordre
B	4	4	4	descendant
A	3	aucune	4	ascendant + <i>tarbflaith</i>

³² FOMIN, 2007, p. 34-39.

³³ Comme l'explique Kelly dans son introduction (KELLY, 1976, p. xxvi-xxvii), la recension L est attestée dans deux copies distinctes dans le Livre du Leinster (Dublin, Trinity College, MS H.2.18 [1339]) : la première copie (L¹) se trouve p. 293a-294b du manuscrit ; la deuxième copie (L²), p. 346a-c (L² est une version abrégée d'*AM*, qui ne contient pas la section concernant les quatre types de souverain). L³ est une copie dont Thumeysen ne connaissait apparemment pas l'existence : elle se trouve p. 42a15-43b14 du manuscrit Killiney, Franciscan Library, MS A9 (préservé depuis l'an 2000 dans les archives de l'University College Dublin), qui date probablement du XV^e siècle.

³⁴ La recension N est attestée dans un seul manuscrit (qui contient aussi une copie de la recension B !) : Dublin, Royal Irish Academy, MS 23.N.27 (XVIII^e siècle), p. 40-43. Celle-ci est une « version in modern spelling which omits the first twenty-one paragraphs of the text » (KELLY, 1976, p. xxvii).

³⁵ FOMIN, 2007, p. 34.

L ¹	4	3 (sans <i>tarbflaith</i>)	4	ascendant + <i>tarbflaith</i>
L ³	4	4	4	ascendant + <i>tarbflaith</i>
N	4	aucune	3	ascendant (sans <i>tarbflaith</i>)

Il est important d'observer que, dans ce contexte, la catégorie plus problématique est sans doute le *tarbflaith* : l'occurrence de ce type juste après le *firflaith*, et donc « hors séquence », dans les recensions A et L, suggère qu'il pourrait s'agir d'un ajout à une liste préexistante qui ne comptait que trois éléments. Cette hypothèse semble être soutenue par une importante observation linguistique de Fomin : alors que la formulation *téora flaithi* (« trois souverains »), que l'on trouve dans la version A du § 58, est conforme aux règles d'accord de genre du vieil-irlandais (*flaith* étant un mot féminin), les constructions *cethri flathi* de L et *ceithre flatha* de N (« quatre souverains ») correspondent plutôt à un usage moyen-irlandais (la construction vieil-irlandaise aurait été *cethéora* ou *cethéoir flaithi*)³⁶. Nous ne pouvons donc pas exclure que la mention de *téora flaithi* dans A, les trois descriptions (au lieu de quatre) fournies dans N, et le placement de *tarbflaith* après *firflaith* dans A et L, représentent les traces d'un état du texte précédant l'insertion du *tarbflaith* et l'établissement de quatre catégories de souverain, effectué de façon plus ou moins cohérente selon les différentes recensions. D'ailleurs, Fomin observe que certains termes utilisés dans la description du « souverain d'occupation » reviennent dans la description du *tarbflaith* dans A et L³⁷, ce qui suggère que la catégorie du « souverain-taureau » pourrait avoir été introduite par simple reprise et « augmentation » d'un type négatif de souverain déjà présent dans les versions plus anciennes du texte, c'est-à-dire le *flaith congbále co slógaib*.

Puisque, comme nous l'avons vu, toute la section d'*AM* qui se trouve après le § 53 pourrait constituer un ajout, il semble que nous avons ici suffisamment d'indices pour postuler un agrandissement de la partie finale du texte qui aurait eu lieu en au moins deux phases : d'abord l'addition des § 54-61, contenant notamment une liste de trois types de souverain, et ensuite l'ajout du matériel concernant le *tarbflaith* (§ 62)³⁸. Il est bien sûr très difficile, voire impossible, de dater précisément ces remaniements : néanmoins, la présence de certains possibles archaïsmes, comme par exemple le pronom infixé *-de^N*- (au lieu du

³⁶ FOMIN, 2007, p. 34, n. 9 ; voir aussi THURNEYSSEN, 1946, p. 242, § 385, et BREATNACH, 1994, p. 261, § 8.4-5.

³⁷ FOMIN, 2007, p. 37-38.

³⁸ Le statut du paragraphe conclusif (§ 63) n'est pas clair : puisqu'il s'agit en grande partie d'une simple répétition du contenu du *dínad* que l'on trouve aussi au § 53 (« probably the final paragraph of an earlier version of the text », selon KELLY, 1976, p. 56), il n'est pas possible de l'attribuer spécifiquement à l'une des deux phases postulées ici.

vieil-irlandais classique *-da^N-*) au § 59 ou l'orthographe *toceth* (« bonne chance » ; vieil-irlandais classique *tocad*) au § 56³⁹, indique que nous devrions peut-être attribuer la première phase à une époque assez proche de la compilation originale, donc autour de l'an 700, ou en tout cas vers le début du VIII^e siècle.

Par contre, à l'intérieur du paragraphe concernant le *tarbflaith* (§ 62)⁴⁰, le seul archaïsme évident est l'orthographe *to-* du préverbe dans les formes verbales *to-slaid* (« il frappe »), *to-sladar* (« il est frappé »), *to-seinn* (« il poursuit ») et *to-sennar* (« il est poursuivi ») : bien qu'attesté dans des textes du VII^e siècle tels que l'homélie de Cambrai, alors qu'il est absent dans les gloses de Würzburg (le développement *to-* > *do-* en proclise ayant eu lieu vers 700⁴¹), cet élément seul n'est cependant pas suffisant pour dater ce passage de l'époque du vieil-irlandais archaïque. Parmi les nombreuses copies d'*AM*, l'orthographe archaïque *to-* du préverbe se trouve essentiellement dans deux manuscrits qui contiennent la recension B : Dublin, Royal Irish Academy, MS 23.N.10, p. 49-52 (= B¹ dans l'édition de Kelly) et Londres, British Library, MS Egerton 88, fols 13v-14r (= B³). Malgré cela, la validité de la présence fréquente de l'orthographe *to-* en B³ en tant qu'élément de datation est fortement diminuée par la tendance des copistes de ce manuscrit (écrit autour de l'an 1564) à utiliser des orthographe inusuelles et des hypercorrections, parmi lesquelles on peut trouver précisément *t* au lieu de *d*⁴² ; de plus, dans toutes les formes verbales mentionnées ci-dessus, B³ présente la forme *do-* du préverbe, et non pas *to-*. En fait, la forme archaïque du préverbe est attestée ici seulement en B¹, où toutefois, comme l'admet Kelly, « in a few cases it is possible that the scribe intended to write *do-*, as *d* and *t* before *o* are sometimes indistinguishable in that MS⁴³ ». Soulignons en outre que le manuscrit 23.N.10 (= B¹), écrit en 1575, présente à la page 77 un colophon écrit avec une orthographe très insolite par Aodh, le scribe qui est aussi responsable de la section contenant *AM* : dans un article publié en 2012, Liam Breatnach a mis cette orthographe pseudo-archaïque en rapport avec des écritures de nature très similaire que l'on trouve dans d'autres manuscrits produits en Irlande entre le

³⁹ Voir KELLY 1976, p. xxxi et 54.

⁴⁰ Il est important de noter ici que le § 62 est bien plus long dans les recensions A et L que dans B (presque tout le matériel de B se trouve aussi dans A et L, mais ces deux dernières recensions présentent aussi un certain nombre de phrases supplémentaires). Il est très difficile d'établir si A et L contiennent ici des interpolations tardives, ou si au contraire B nous offre une version abrégée. Néanmoins, le fait qu'une tmèse attestée dans A et L (*con bith benna -búredar*) ait été apparemment simplifiée dans la recension B (*con bith-búrethar bennaib*) pourrait suggérer que la version du § 62 que l'on trouve dans A et L soit en fait antérieure à celle de B (cette possibilité est reconnue dans KELLY, 1976, p. 56, et FOMIN, 2007, p. 38, n. 14).

⁴¹ Voir MCCONE, 1996, p. 132, § 3.1.

⁴² Voir, à ce sujet, MAC MATHÚNA, 1985, p. 6, et MCCONE, 2000, p. 32.

⁴³ KELLY, 1976, p. xxx.

xv^e et le xvii^e siècle⁴⁴) ; parmi celles-ci, un passage de *dindshenchas* contenu dans un manuscrit du xvii^e siècle (Dublin, Trinity College, MS H.3.18 [1337], p. 755) offre précisément un exemple pseudo-archaïque de *t-* pour *d-* dans le préverbe de la forme verbale *tóu-ralaúi*, qui correspond à l'orthographe « normale » *do-rala*⁴⁵. Il apparaît donc que l'utilisation de la forme archaïque de ce préverbe n'était pas inconnue des copistes irlandais de cette époque tardive. Ce dernier élément indique que, même si la section sur le *tarbflaith* semble être due à un remaniement postérieur, nous n'avons toutefois pas de preuves suffisantes pour dater cet ajout avec précision, et nous ne pouvons donc que l'attribuer à la période du vieil-irlandais, au sens large du terme (*i.e.* 700-900).

Or, dans toutes les recensions, *AM* est introduit par une section plus ou moins longue (§ 1) où les conseils du juge Morann sont insérés dans un contexte narratif pseudo-historique : le jeune roi Feradach Find Fechnach, fils de Crimthann Nia Náir, aurait reçu les enseignements du sage Morann après avoir affirmé par la force des armes son droit légitime à la royauté, précédemment usurpée par les *aithech-thúatha* (« les peuples inférieurs ») qui avaient massacré tous les nobles d'Irlande (bien entendu à l'exception de Feradach, qui était à l'époque encore dans le ventre de sa mère). Malgré la présence de quelques mentions explicites de Feradach dans le reste d'*AM* (§ 3, 53, 63), la section introductive semble être linguistiquement moins ancienne que les strates plus archaïques du texte : dans son commentaire, Kelly suggère qu'elle pourrait avoir été composée vers la fin de la période vieil-irlandaise, peut-être au ix^e siècle⁴⁶. La composition d'une telle introduction semble donc montrer l'intérêt d'un compilateur relativement tardif pour une recontextualisation d'*AM* qui pouvait répondre à des exigences politiques contemporaines, comme par exemple la volonté croissante de l'Église de mettre en évidence son rôle de guide et sa fonction de validation à l'égard de la royauté, cette relation étant peut-être ici exprimée de façon symbolique par le rapport entre deux personnages du passé mythique, Morann et Feradach⁴⁷. Par conséquent, nous ne pouvons pas exclure (même s'il est pratiquement impossible de le prouver) que cette

⁴⁴ BREATNACH, 2012, p. 43-46.

⁴⁵ BREATNACH, 2012, p. 41-42.

⁴⁶ KELLY, 1976, p. 23. En fait, comme Kelly lui-même l'avoue (*ibid.*), la section introductive « has few datable features », et l'on ne peut donc pas exclure une date de composition encore plus tardive. Toutefois, la présence de deux formes de prétérit non augmenté (*bert* « porta » et *foidis* « envoya ») suggère au moins une datation approximative antérieure à la fin du x^e siècle (voir BREATNACH, 1994, p. 299, § 12.27). Quant aux autres recensions (voir KELLY, 1976, p. 58), N ne contient pas de section introductive et, dans A et L², celle-ci est extrêmement brève (il s'agit essentiellement d'un simple titre ; par exemple, la version A récite seulement *Incip(it) Aúraicept Moraínn no teccosca Moraínn for Feradach Find Fechnach*, « Ici commence l'Instruction de Morann, ou les Enseignements de Morann pour Feradach Find Fechnach »). Par contre, la version L¹ est très similaire au contenu de § 1 dans la recension B.

⁴⁷ Voir CHARLES-EDWARDS, 2000, p. 139.

nouvelle contextualisation ait été accompagnée d'une réélaboration plus ou moins poussée du texte d'*AM* : le remaniement partiel de la section concernant les différents types de souverain (avec l'addition relativement tardive du *tarbflaith*) pourrait ainsi être attribué à cette phase. Quoiqu'il en soit, même si nous laissons de côté de telles conjectures, le simple fait que le matériel relatif au *tarbflaith* puisse être le résultat d'une interpolation indique qu'il vaut sans doute la peine d'analyser davantage le problème de l'origine et du sens profond de ce terme, afin de comprendre les motivations réelles qui sont à la base de son utilisation dans *AM*.

Le taureau, animal symbolique

Tout d'abord, il est intéressant d'observer que le composé *tarbflaith* n'est pas attesté en dehors d'*AM*. Alors que cela semble être vrai aussi pour *cíallflaith*, le terme *fírflaith* apparaît au contraire dans d'autres textes⁴⁸, probablement à cause de son évidente relation lexicale avec l'important concept du *fír flathemon*. Il est donc possible que des termes comme *tarbflaith* et *cíallflaith*, loin d'être des fossiles linguistiques et culturels, ou en tout cas des termes traditionnels, soient plutôt des créations *ad hoc*, essentiellement des *hapax* purement littéraires⁴⁹. Bien entendu, le vieil- et le moyen-irlandais connaissent d'autres composés nominaux – souvent très anciens – comportant l'élément *tarb-* « taureau » : certains appartiennent au monde rural, comme par exemple *tarbchad* « vache qui refuse l'accouplement » (littéralement « hostile au taureau⁵⁰ »), *tarblus* « herbe-taureau⁵¹ », *tarbsaithe* « essaim-taureau » (le deuxième essaim d'abeilles qui quitte la ruche chaque année⁵²). D'autres composés (souvent adjectivaux) sont utilisés en rapport avec la force ou la violence d'un élément naturel, d'un animal, d'un individu ou d'un groupe : nous pouvons citer, par exemple, *tarbchuitech* « engagé comme un taureau » dans *Caithreim Chellachain*

⁴⁸ Par exemple, l'utilisation de ce terme dans *Airne Fingein (AF)* a été discutée dans BONDARENKO, 2007 (surtout p. 20-27). Il est intéressant d'observer que l'image de Conn Cétchathach en tant que *fírflaith* telle qu'on la trouve dans *AF* n'est pas du tout identique à la représentation du *fírflaith* en *AM* ; comme dit Bondarenko (*ibid.*, p. 22) : « [...] in *AF* and in other sources it seems that Conn in some respects deserves the title of *tarbflaith* rather than *fírflaith*, and that the picture in *AF* reflects a different view of a *fírflaith*, more aggressive, war-like and less dependant on his moral values. In *Audacht Moraimn* the true lord (*fírflaith*) is deeply connected with the concept of *fír flathemon* ('the truth of lord') [...], and the success of a king's reign depends entirely on the king's righteous behaviour. » L'image relativement « pacifiste » du *fírflaith* que l'on trouve dans *AM* suggère que ce texte pourrait refléter l'*ethos* royal chrétien beaucoup plus que d'autres textes irlandais plus ou moins contemporains traitant de sujets similaires (à ce sujet, voir O'LEARY, 1986, p. 4-6 ; CHARLES-EDWARDS, 2000, p. 140).

⁴⁹ JASKI, 2000, p. 74, n. 70, suggère de comparer *tarbflaith* avec les groupements gallois *tri tharw catuc* (« trois protecteurs-taureaux ») et *tri tharw unben* (« trois chefs-taureaux ») que l'on trouve dans les *Trioedd Ynys Prydein* ; toutefois, cet auteur ne donne pas d'éléments ultérieurs à l'appui de cette comparaison.

⁵⁰ Voir KELLY, 1997, p. 201 et 510.

⁵¹ KELLY, 1997, p. 258.

⁵² KELLY, 1997, p. 109-110.

*Caisil*⁵³, ou *tarbthnúthach* « furieux, avide de combat comme un taureau » dans *Cath Maige Rath*⁵⁴. Des termes liés à *tarb-* sont parfois appliqués aux souverains ou aux chefs militaires : par exemple, encore dans *Cath Maige Rath*, le composé *tarbchodnach* est utilisé pour désigner les chefs du Nord de l’Irlande (*na tarb-c[h]odnach tuaiscertach* « les chefs-taureaux du Nord⁵⁵ »), et la forme *tarbdae* (« semblable à un taureau ») apparaît assez fréquemment dans de tels contextes en tant qu’adjectif poétique signifiant « fort, vigoureux » (voir *DIL* s.v. *tarbdae*, col. T-78). De plus, le substantif *tarb* lui-même est utilisé comme une épithète honorifique dans un passage de *rosc* des *Scéla muicce Meic Dathó*, où le guerrier de l’Ulster Conall Cernach s’adresse au héros du Connacht Cet mac Mágach avec la phrase *caín tarb thúthach* « beau taureau furieux⁵⁶ ».

Ces témoignages montrent comment l’image du taureau est souvent utilisée dans les textes narratifs médiévaux irlandais dans un sens essentiellement « positif », c’est-à-dire pour marquer la force, la virilité, l’ardeur belliqueuse d’un guerrier ou d’un chef. Cette connotation semble être en contradiction avec la représentation nettement négative du *tarbflaith* dans *AM*, celui-ci étant un souverain capable seulement de déstabiliser son royaume par un état de guerre permanent. Dans la recension B, le paragraphe § 62 décrit ainsi le *tarbflaith* :

Tarbflaith, to-slaid side to-sladar, ar-clich ar-clechar, con-claid con-cladar, ad-reith ad-rethar, to-seinn to-sennar, is fris con-bith-búirethar bennaib.

(« Le souverain-taureau : lui, il frappe [et] on le frappe, il résiste [et] on lui résiste, il éradique [et] il est éradiqué, il attaque [et] on l’attaque, il poursuit [et] on le poursuit ; c’est contre lui qu’il y a toujours du fracas de cornes. »)⁵⁷

La version de ce paragraphe que l’on trouve dans les recensions A et L¹ contient encore plus de détails qui explicitent la nature néfaste du souverain-taureau, son manque de *fír flathemon* :

Tarbflaith dano, nī inmain fer. Do-slaid do-sladar, fo-fich fo-fechar, con-clich con-clechar. Is fris con bith- bennaib -būredar. Garb duaig tossach a flatha, miscnech anblathach a medón,

⁵³ Voir BUGGE, 1905, p. 42, § 72.

⁵⁴ Voir O’DONOVAN, 1842, p. 256. Pour quelques autres exemples de cette utilisation de l’élément *tarb-*, voir *DIL* s.v. *tarb*, col. T-77-8.

⁵⁵ Voir O’DONOVAN, 1842, p. 184.

⁵⁶ Voir THURNEYSSEN, 1935, p. 15, § 15.

⁵⁷ La traduction des mots *is fris con-bith-búirethar bennaib* adoptée ici est celle proposée par Kelly dans sa note à ce passage (KELLY, 1976, p. 56 : « against him there is always clashing with horns »). La traduction offerte par Kelly dans le corps principal de son édition est « against him there is always bellowing with horns » (c’est-à-dire « c’est contre lui qu’il y a toujours du mugissement de cors » ; *ibid.*, p. 19) ; toutefois, il me semble que la première de ces deux traductions est à préférer, puisqu’elle reprend et élabore (comme Kelly le reconnaît) la métaphore animale contenue dans le terme *tarbflaith* : autrement dit, ce souverain se bat contre d’autres chefs comme s’il s’agissait de taureaux au combat.

utmall ēloithech fo deoid a dered; is fria maccaib ar-dlúthfaiter cinaid, aran-gēbtair gnúsi, aran-dūnfaiter cride. ‘Nī fochen’, ar cách do maccaib na flatha sin, ‘nibo maith dún flaith for n-athar riam’.

(« Le souverain-taureau, donc, n’est pas un homme aimable. Lui, il frappe [et] on le frappe, il blesse [et] on le blesse, il attaque [et] on l’attaque. C’est contre lui qu’il y a toujours du fracas de cornes. Amer [et] malheureux est le début de son règne ; odieux [et] sans gloire son milieu ; instable [et] transitoire, enfin, sa conclusion ; c’est contre ses propres enfants que [ses] péchés seront cumulés, que les visages seront levés, que les cœurs seront fermés. “Il n’est pas le bienvenu”, dira chacun aux fils de ce souverain, “le règne de votre père ne fut jamais bon pour nous”⁵⁸. »)⁵⁸

Le taureau semble incarner ici l’aveugle violence destructrice de l’ancienne aristocratie guerrière irlandaise, dont les sources insulaires offrent de nombreux exemples allant d’un chef meurtrier comme Coroticus (dont le massacre de nombreux chrétiens innocents avait été dénoncé plusieurs siècles auparavant par saint Patrick dans son *Epistola*) à l’*ethos* agressif des groupes de jeunes guerriers connus sous le nom de *fianna* (une pratique souvent stigmatisée par les autorités ecclésiastiques)⁵⁹. Par conséquent, il est envisageable (comme nous l’avons déjà suggéré à la note 48 ci-dessus) d’évaluer le passage concernant le *tarbflaith* comme une polémique chrétienne dirigée contre les aspects les plus belliqueux de l’idéologie royale traditionnelle⁶⁰. Cette critique ‘antipaïenne’ devient encore plus évidente si l’on considère que le taureau jouait peut-être un rôle presque magique au sein du *tarbfeis* (« fête du taureau »⁶¹), l’ancienne cérémonie de sélection du candidat à la royauté, décrite notamment dans *Togail Bruidne Da Derga* et *Serglige Con Culainn*⁶¹.

⁵⁸ J’ai adopté ici la version AL¹ telle qu’elle est reconstruite dans FOMIN, 2007, p. 37 (voir aussi KELLY, 1976, p. 69). Ma traduction française de ce passage est un remaniement de la traduction anglaise de Fomin (*ibid.*).

⁵⁹ Pour une édition critique de l’*Epistola ad milites Corotici* (avec une excellente traduction française), voir Patrick, éd. HANSON et BLANC, 1978. Pour des analyses approfondies du phénomène des *fianna*, voir MCCONE, 1986a et 1990, p. 203-220.

⁶⁰ « *AM*, admittedly concerned with what should be rather than what is, adopts a generally unmilitaristic attitude. The king is of course urged (§ 30) to enforce his rights by arms against other tribes, and (§ 15) to ‘dispatch battalions to (*frí*) the borders of hostile neighbours’ [...], but in § 14 the just ruler is represented as securing ‘peace, tranquillity, joy, ease, and comfort’ and in § 54 he is told ‘conflict yields to peace’ » (KELLY, 1976, p. xvii). Il est intéressant de remarquer que l’attitude antimilitariste de cette section d’*AM* pourrait correspondre au traitement parodique de la vanité de l’idéologie guerrière dans certains textes narratifs, tels que *Scéla muicce Meic Dathó* (voir MCCONE, 1990, p. 77-79).

⁶¹ « Bulls may [...] have magical qualities. A method of selecting a ruler by means of a ‘bull-feast’ (*tarbfeis*) is described in *Serglige Con Culainn* and other tales. A white bull is killed for this purpose, and a man is chosen to eat his fill of the meat and broth. He then sleeps while four druids make an incantation of truth over him. During his sleep he is expected to see in a vision the likeness of the man who should rightfully be king » (KELLY, 1997, p. 28). À ce sujet, voir aussi BYRNE, 1973, p. 60-62 ; MCCONE, 1990, p. 168 ; JASKI, 2000, p. 65-66 ; O’CONNOR, 2013, p. 285-286, n. 141.

De ce point de vue, *AM* pourrait exprimer au travers de la métaphore “taureau = roi guerrier” un message essentiellement comparable à la signification politique du combat des deux taureaux légendaires qui conclut *Táin Bó Cúailnge* : le taureau brun de l’Ulster, le Donn Cúailnge (à la conquête duquel Medb, reine du Connacht, avait entrepris une désastreuse expédition militaire contre l’Ulster), tue le taureau blanc du Connacht, le Findbennach, avant de succomber lui-même aux blessures reçues pendant le combat.

Dans son livre *Heroic Saga and Classical Epic in Medieval Ireland*, Brent Miles interprète le combat des taureaux dans la *Táin* comme une sorte de « bataille métaphorique » entre Fergus et Conchobar, remplaçant la bataille réelle qui, elle, n’a pratiquement pas lieu dans le texte. Comme il est expliqué dans les *Scéla Conchobair maic Nessa*, Fergus mac Róich, ancien roi de l’Ulster, avait donné son accord pour céder son trône à son gendre Conchobar pendant un an, à la fin duquel il aurait recommencé à régner ; cependant, à l’arrivée de la date convenue Conchobar refuse de quitter le trône, et Fergus part en exil. C’est précisément dans sa condition de roi exilé en Connacht que nous le retrouvons dans *Táin Bó Cúailnge*, où il finit par accompagner Medb dans sa campagne contre l’Ulster. Comme Miles l’explique éloquemment, « a reflective reader would be unlikely to miss altogether that the battle between the bulls stands in some fashion for the human battle which would have been the epic’s expected conclusion⁶² ».

Si Miles a raison, il semblerait possible de reconnaître dans le meurtre mutuel des deux taureaux, voire dans l’ensemble de la *Táin*, une sorte de parabole politique qui expose les conséquences désastreuses d’une classe royale manquant de *fír flathemon* : la campagne militaire racontée dans la *Táin* est en réalité causée par le manque d’autorité du roi du Connacht, Ailill, et par son incapacité à poser des limites à l’avidité insatiable de sa femme, la reine Medb, qui désire s’emparer du Donn Cúailnge ; en même temps, la rivalité entre les deux rois de l’Ulster, Conchobar et Fergus, se manifeste, de façon allusive ou même symbolique, sous la forme d’un terrible combat entre taureaux, un combat sans vainqueurs, qui rend encore plus vaine l’épouvantable effusion de sang décrite tout au long du texte. Finalement, presque toutes les figures royales qui agissent dans la *Táin* pourraient être désignées par le terme *tarbflaith* : de ce fait, ce n’est peut-être pas une simple coïncidence que la progression narrative de la *Táin* atteigne son point culminant dans le combat

⁶² MILES, 2011, p. 160.

« fratricide » des deux taureaux, symboles d'une royauté qui attaque et que l'on attaque, qui blesse et que l'on blesse, qui éradique et que l'on éradique, comme nous le lisons dans *AM*⁶³.

Le taureau dans la *Thébaïde* de Stace

Dans son livre, Miles affirme, en fournissant beaucoup d'arguments substantiels, que le leitmotiv des taureaux dans la *Táin*, qui symbolisent la lutte entre deux rois rivaux, pourrait dériver d'une imitation délibérée d'un modèle classique : la *Thébaïde* de Stace. Comme l'auteur l'explique (p. 158), dans ce poème latin, écrit autour de 90 apr. J.-C., « the theme of the battle between the bulls [...] features prominently », en tant que *simile* poétique des prétendants à la royauté de Thèbes, les deux fils d'Œdipe Étéocle et Polynice⁶⁴.

Le point de départ de l'histoire de la *Thébaïde* est le suivant : après avoir hérité de la royauté de Thèbes après la déposition de leur père Œdipe, les deux frères arrivent à un accord pour éviter que leur rivalité puisse causer une guerre civile ; selon cet accord, la royauté sera exercée par les deux frères en alternance, une année chacun. Toutefois, la malédiction prononcée au début du poème par Œdipe contre ses propres enfants, qui l'avaient maltraité, porte ses fruits : à la fin de la première année de règne, Étéocle refuse de quitter le trône, et son frère exilé décide donc d'attaquer son propre pays, afin de conquérir la royauté pour toujours. Après de nombreux événements, le poème culmine avec le siège de Thèbes (guidé non pas par Polynice, mais par l'un de ses alliés, le roi d'Argos Adraste), où Étéocle et Polynice s'engagent dans un combat fratricide : comme plusieurs prophéties l'avaient annoncé, les deux rivaux s'entretuent, la femme et mère d'Œdipe, Jocaste, se suicide et Créon, le frère de celle-ci, devient roi de Thèbes.

⁶³ *AM* n'est pas le seul *speculum* irlandais à exprimer la notion de la royauté injuste par une métaphore animale. Dans les *Proverbia Grecorum*, nous pouvons trouver cette description du *rex impius* : *leonis personam habens ad omne responsum acriter uerbum sine prudentium consilio cum omni malitia profert, bonos humilians malosque exaltans. Dies eius adbreuiabuntur et eius memoria cum sonitu peribit, peccauit enim plus quam potuit* (« Il a le caractère d'un lion ; il répond à tout violemment et avec beaucoup de malignité, sans la prudence des hommes sages, en humiliant les bons et en exaltant les méchants. Ses jours seront abrégés, et son souvenir disparaîtra comme un bruit, car, plus que puissant, il fut pécheur ») ; cf. SIMPSON, 1987, p. 13, § 43 ; WRIGHT, 2006, p. 209. Le même *simile* entre le roi injuste et le lion est ensuite repris par Sedulius Scottus dans son *Liber de rectoribus Christianis*, § 8. Une possible métaphore animale se trouve aussi au paragraphe § 40 des *Proverbia* : *Tres bacheriosi, <id est> terribiles, sunt : bellator armatus promptusque ad prelium, leo de spelunca quando predam deuorat, aper ferus de silua quando furore in aliquem irruit* (« Voici trois fous [?], c'est-à-dire [trois choses] terribles : un guerrier armé prêt à la bataille ; un lion qui, sorti d'une grotte, dévore une proie ; un sanglier féroce, quand il charge contre quelqu'un avec fureur en sortant de la forêt ») ; cf. SIMPSON, 1987, p. 12. Cette « triade », assez typique du style hiberno-latin, pourrait aussi être interprétée comme un *simile* où le guerrier armé est comparé à la fois à un lion et à un sanglier enragé.

⁶⁴ Pour une analyse de l'image du taureau comme symbole de force, virilité et sexualité agressive dans la *Thébaïde*, voir HERSHKOWITZ, 1994.

Les analogies entre la structure narrative de la *Thebaïde* et certains thèmes du cycle de l'Ulster sont remarquables, et elles ont été présentées et analysées de façon détaillée par Miles⁶⁵. En particulier, comme nous l'avons mentionné ci-dessus, cet auteur suggère (avec une certaine prudence) que le rôle éminent des taureaux dans la *Táin* pourrait constituer une *imitatio* de l'utilisation fréquente du même thème dans le poème de Stace ; de plus, toujours selon Miles, il serait possible d'attribuer cette *imitatio* au niveau plus ancien de compilation du récit irlandais, c'est-à-dire au VIII^e siècle⁶⁶. En guise de conclusion provisoire à son argument, Miles offre l'affirmation suivante, concernant spécifiquement le combat des deux taureaux qui conclut la *Táin* :

« I suspect that this battle in the *Táin* began as what it is in the *Thebaid*, that is, as a fairly transparent metaphor from nature for dynastic rivalry. I would not disallow the possibility that Statius's use of the bull as a *leitmotiv* in the first four books of the *Thebaid*, including his memorable prophecy of the two bulls' battle to the death, was the inspiration. The poverty of surviving early evidence, however, does not allow us to push this claim⁶⁷. »

La prophétie mentionnée par Miles à la fin de ce passage se trouve dans le quatrième livre de la *Thébaïde*, aux vers 393-400 ; ici, une prêtresse bacchante (appelée dans le texte *silvestris regina chori*, « reine du chœur sylvestre ») prévoit la conclusion tragique de la lutte entre Étéocle et Polynice, en comparant les deux frères à des taureaux en combat :

*similes video concurrere tauros ;
idem ambobus honos unusque ab origine sanguis ;
ardua conlatis obnixi cornua miscent
frontibus alternaque truces moriuntur in ira.
Tu peior, tu cede, nocens qui solus auita
gramina communemque petis defendere montem.
A miseri morum ! Bellastis sanguine tanto
et saltum dux alter habet.*

(« Je vois courir l'un contre l'autre deux taureaux semblables ; / en tous deux, la même beauté, le même sang ; / leurs fronts s'entrechoquent, leurs cornes s'entrelacent / et dans leur colère féroce ils se donnent réciproquement la mort. / Cède, toi qui es le plus injuste et le plus

⁶⁵ Voir surtout MILES, 2011, p. 156-163.

⁶⁶ « If the proposed connection with Statius's *Thebaid* is correct, the battle between the bulls does belong to the earliest strata of the tale, but specifically the earliest literary strata, and for reasons that have little to do with pre-Christian bull cults » : MILES, 2011, p. 162 (en réponse à certaines théories selon lesquelles le thème des taureaux dans le cycle de l'Ulster serait à expliquer comme le reste d'un ancien culte du taureau). Pour une discussion plus générale du concept d'*imitatio* dans le contexte de la littérature irlandaise médiévale, voir *ibid.*, p. 99-102 et 145-150.

⁶⁷ MILES, 2011, p. 162.

coupable, toi qui veux posséder seul / les pâturages de tes ancêtres et cette montagne qui vous est commune ! / Ah ! misérables, dans cette lutte vous versez tant de sang, / et votre forêt, un autre chef s'en empare. »)⁶⁸

Ce passage illustre parfaitement la métaphore taurine qui revient à plusieurs reprises dans la *Thébaïde* (souvent en tant qu'*imitatio* de métaphores similaires que l'on trouve dans les œuvres de Virgile)⁶⁹, surtout dans les quatre premiers livres⁷⁰.

Le fait que ce thème récurrent puisse avoir influencé, ou même inspiré, l'utilisation du même thème dans la *Táin* (et peut-être dans d'autres textes appartenant au cycle de l'Ulster) nous porte à nous demander si une influence similaire ne pourrait pas aussi avoir joué un rôle dans la création du composé *tarbflaith*. Le passage suivant de la *Thébaïde* (II, 323-332), décrivant la condition psychologique de l'exilé Polynice, nous permet en effet d'envisager une telle possibilité :

veluti dux taurus amata

*valle carens, pulsum solito quem gramine victor
iussit ab erepta longe mugire iuvenca,
cum profugo placere tori cervixque recepto
sanguine magna redit fractaeque in pectore quercus,
bella cupit pastusque et capta armenta reposcit
iam pede, iam cornu melior (pavet ipse reversum
victor, et attoniti vix agnovere magistris) :
non alias tacita iuvenis Teumesius iras
mente acuit.*

(« [Polynice est] tel un chef taureau qui, privé de / sa vallée chérie, chassé de ses herbages accoutumés, / mugit loin de la génisse que le vainqueur lui a ravie ; / mais quand le fugitif reprend confiance en ses muscles, et son cou / à nouveau rempli de sang se redresse, et les chênes se brisent contre sa poitrine, / alors il a soif de combats : ses pâturages, ses troupeaux, devenus la proie d'un autre, il y retourne en conquérant, / plus fort du pied et de la corne (le vainqueur lui-même en craint le retour, / et ses maîtres ont peine à le reconnaître) : / ce n'est pas autrement que le jeune Thébain aiguise sa colère dans le secret de son esprit. »)

⁶⁸ Les passages de la *Thébaïde* cités dans cet article sont tirés de Stace, éd. MICOZZI, 2010. Les traductions françaises sont tirées (avec de nombreux remaniements) du volume dédié à Stace, Martial, Manilius et d'autres auteurs, faisant partie de la série *Collection des auteurs latins avec la traduction en français, publiés sous la direction de M. Nisard*, Paris, 1865.

⁶⁹ Pour les modèles virgiliens qui sont probablement à la base de ces métaphores de Stace, voir HERSHKOWITZ, 1994, p. 124-126 ; MILES, 2011, p. 159.

⁷⁰ Pour d'autres exemples pertinents, voir *Théb.*, I, 131-139 ; III, 330-336 ; IX, 82-85 ; XI, 249-256.

Cette comparaison anticipe bien sûr – exactement comme la prophétie de la bacchante citée ci-dessus – le moment culminant du poème, c’est-à-dire le meurtre réciproque des deux frères, dont le récit est immédiatement précédé d’une autre métaphore taurine (XI, 249-256), appliquée cette fois à Étéocle, que Polynice vient de défier en duel par l’intermédiaire d’un messager :

*Turbatus inhorruit altis
rex odiis, mediaque tamen gavisus in ira est.
Sic ubi **regnator** post exulis otia tauri
mugitum hostilem summa tulit aure **iuuencus**
agnovitque minas, magna stat fervidus ira
ante gregem spumisque animos ardentibus efflat,
nunc pede torvus humum, nunc cornibus aera findens ;
horret ager, trepidaque expectant proelia valles.*

(« Troublé à ces paroles, le roi frémit / de haine, et pourtant dans son cœur la joie se mêle à la rage. / Tel un jeune taureau que l’exil de son rival, condamné à l’oisiveté, a fait souverain d’un troupeau, / si, l’oreille dressée, il entend le mugissement hostile de son ennemi, / et s’il reconnaît ses menaces, il s’arrête bouillant de grande colère / devant le troupeau, et il souffle son agressivité en écume ardente, / tantôt creusant le sol de son pied, l’œil farouche, tantôt battant l’air de ses cornes ; / la campagne frémit, et les vallées attendent avec terreur le combat. »)

Ici, le parallèle entre Étéocle et le taureau est rendu encore plus explicite par l’attribution de l’épithète *regnator*, « souverain », au substantif *iuuencus* « jeune taureau » : l’adoption du terme *regnator*, qui au niveau sémantique est approprié à l’intérieur du *simile* mais aussi en dehors de celui-ci (Étéocle étant effectivement le souverain), institue une complète identification entre le roi et le taureau. Cette même astuce littéraire est utilisée de façon encore plus évidente dans le passage cité précédemment, où le groupement *dux taurus* (qui, à ma connaissance, n’est utilisé par aucun autre auteur latin) est évidemment applicable en même temps au taureau de la métaphore (en tant qu’ancien chef du troupeau) et à Polynice, désireux de récupérer à tout prix son statut de *dux*.

Dux taurus = tarbflaith ?

Étant donné l’influence possible exercée par l’œuvre de Stace sur l’utilisation des métaphores taurines dans certains textes vieil-irlandais (si l’on suit l’hypothèse formulée par

Miles), il est tentant d'expliquer *tarbflaith* comme une traduction exacte du latin *dux taurus* : du point de vue lexical, la correspondance est parfaite⁷¹. Il est d'ailleurs important de souligner que la métaphore du *dux taurus* est introduite par Stace à un moment de l'histoire où Étéocle n'a pas encore refusé formellement de quitter le trône⁷², ce qui révèle que Polynice est déjà disposé à saisir quoi qu'il en soit le règne de Thèbes par la violence, même au prix d'une guerre fratricide et indépendamment des intentions d'Étéocle⁷³. Selon l'*ethos* royal exprimé dans *AM*, les deux frères – le *dux taurus* Polynice et le *regnator iuventus* Étéocle – méritent le titre de *tarbflaith*, étant prêts à garder ou conquérir pour eux-mêmes le pouvoir par la force des armes, sans se soucier du bien-être ou des souffrances de leur peuple.

De plus, l'utilisation d'un vocabulaire « politique » (et notamment du terme *dux*) dans le contexte des métaphores taurines n'est pas limitée à ces deux passages de la *Thébaïde*. Par exemple, dans la prophétie de la bacchante citée plus haut, les deux taureaux se battent jusqu'à la mort, alors qu'un *dux alter* (« un autre chef ») s'empare du *saltus* (« pâturage boisé »). En outre, aux vers IV, 68-73, nous trouvons une autre métaphore du même genre, mais cette fois en relation avec le roi d'Argos Adraste, qui est en train de marcher contre Thèbes à la tête d'une armée de trois mille hommes :

*Ipse annis sceptrisque subit venerabilis aeque :
ut possessa diu taurus meat arduus inter
pascua iam laxa cervice et inanibus armis,
dux tamen : haud illum bello attemptare iuventus
sunt animi ; nam trunca vident de vulnere multo
cornua et ingentes plagarum in pectore nodos.*

⁷¹ Comme il l'a été souligné par Jean-Michel Picard, en vieil-irlandais le roi n'est pas désigné exclusivement par le mot *rí*, mais aussi par « le mot *flaith*, qui a des connotations plus larges et qui désigne en général l'homme de classe noble » (PICARD, 2013, p. 411) ; quant au latin *dux*, Picard remarque également que, dans les traités exégétiques hiberno-latins où l'on trouve des informations sur l'organisation politique des institutions ecclésiastiques, « les Irlandais [...] font constamment référence à Moïse en tant que prince, employant les expressions *princeps*, *princeps populi*, parfois *dux populi* » (*ibid.*, p. 415 ; voir aussi p. 417). Dans un contexte profane, nous pouvons remarquer que, dans les *Scholia Bernensia* aux *Bucoliques* de Virgile (peut-être une compilation hiberno-latine : voir MILES, 2011, p. 29), les mots *te duce* (églogue IV, 13) sont glosés *te principe* (HAGEN, 1867, p. 778), ce qui implique une équivalence lexicale *dux* = *princeps*. D'ailleurs, dans HENRY, 1982, p. 48, l'auteur critique la décision de Kelly de traduire *flaith* par l'anglais « ruler », et il conclut : « I see no reason to interpret 'ruler' rather than 'prince' here. »

⁷² Étéocle manifeste son intention de rester au pouvoir, même au-delà de l'année établie, dans un long dialogue avec le guerrier Tydée, qui s'est offert de porter au roi le message hostile de Polynice (*Thébaïde*, II, 384-481).

⁷³ Si l'on voulait transposer de façon hypothétique l'histoire des fils d'Œdipe dans un contexte culturel irlandais, on pourrait dire que, afin de prendre le pouvoir, Polynice est prêt à se souiller d'un *finjal* (« meurtre d'un parent »), un crime qui, comme l'a bien souligné Ralph O'Connor, « embodies social and moral chaos in Irish sagas » (O'CONNOR, 2013, p. 70). Sur le thème du *finjal* dans les versions irlandaises des histoires du cycle thébain, voir MILES, 2007, p. 79-81.

(« Adraste marche à leur tête, doublement vénérable par ses années et par son sceptre : / tel, à travers les pâturages où il règne depuis longtemps, se promène, tête haute, / un taureau ; déjà son cou est flasque, et ses épaules sont faibles ; / il est chef cependant, et les jeunes taureaux n'osent pas le provoquer, / car ils voient ses cornes tronquées par de nombreuses / blessures, et les larges nœuds des cicatrices sur sa poitrine. »)

Même un vieux roi comme Adraste, noble et vénérable, finit par relever de la même métaphore habituellement appliquée à Étéocle et Polynice : étant à la tête d'une armée qui, malgré de nombreux présages funestes⁷⁴, se met néanmoins en marche vers le désastre d'une guerre fratricide dans le seul intérêt du descendant d'une dynastie maudite, Adraste aussi est relégué au rang d'un *dux taurus*.

Le parallèle entre *dux taurus* et *tarbflaith* n'est donc pas seulement linguistique, mais aussi thématique : Étéocle et Polynice (et, dans une certaine mesure, Adraste) sont des rois qui, contre toute justice, attaquent et sont attaqués, frappent et sont frappés, éradiquent et sont éradiqués. En particulier, l'utilisation du verbe *con-claid* (« creuser », mais aussi « éradiquer [des herbes] » : voir *DIL s. v. coclaid* et *con-claid*) dans la recension B d'*AM*, ainsi que la description des trois phases du règne du *tarbflaith* dans les recensions A et L¹ montrent que l'un des traits fondamentaux du gouvernement de ce type de roi est l'instabilité causée par la violence du souverain lui-même, une violence qu'il exerce parfois contre les autres sous forme d'une guerre permanente, parfois contre son propre peuple sous forme d'une oppression tyrannique⁷⁵ (selon A et L¹, le règne du *tarbflaith* est *duaig* « malheureux », *miscnech* « odieux », *utmall* « instable », etc.) : cette même instabilité est au centre de l'histoire de la *Thébaïde*, où le thème de la perte du pouvoir royal est exploré sous plusieurs angles différents (Polynice rêve de récupérer son règne perdu, alors qu'Étéocle est obsédé par la terreur d'être un jour forcé à quitter son trône).

La Thébaïde dans l'Irlande du haut Moyen Âge

Pour pouvoir établir cette hypothèse sur des bases plus solides, il est important d'essayer maintenant de répondre à une question : puisque, comme nous l'avons vu, la section d'*AM* concernant le *tarbflaith* pourrait avoir été composée à n'importe quel moment

⁷⁴ Voir par exemple *Thébaïde*, IV, 13-15 : *Dicta dies aderat. Cadit ingens rite Tonanti / Gradivoque pecus, nullisque secundus in exis / pallet et armatis simulat sperare sacerdos.* (« Le jour fixé est arrivé ; il tombe, en l'honneur de Jupiter / et de Mars, d'innombrables victimes ; ne trouvant rien de favorable dans les entrailles, / le prêtre pâlit, et toutefois, devant ces hommes armés, feint d'espérer. »)

⁷⁵ Stace représente souvent le règne d'Étéocle comme détestable même pour la population de Thèbes (voir par exemple *Théb.* I, 165-197 ; II, 384-388, 479-81 ; III, 206-215 ; IV, 345-368).

de la période vieil-irlandaise, est-il possible que le poème de Stace fût si bien connu en Irlande avant le x^e siècle qu'il pût fournir le modèle lexical et thématique pour la création du composé *tarbflaith* ?

D'une certaine manière, Miles reconnaît implicitement cette possibilité quand il suggère que la *Thébaïde* aurait influencé les strates les plus anciennes de la *Táin*⁷⁶, donc dès le VIII^e siècle. Toutefois, afin d'éviter toute circularité dans l'argumentation, il vaut la peine d'approfondir ultérieurement cette question. En fait, c'est encore dans les travaux de Brent Miles (notamment dans d'autres sections du livre précité, ainsi que dans les articles MILES, 2006, 2007 et 2009) que nous trouvons les contributions les plus significatives quant au problème de la connaissance des poèmes de Stace dans l'Irlande médiévale. Il sera aussi utile de souligner que le terme « problème » n'est pas utilisé ici au hasard : si la connaissance profonde de la *Thébaïde* et de l'*Achilleïde* (un poème resté inachevé à cause de la mort de Stace) est une évidence pour la période moyen-irlandaise, à la lumière de l'existence de « traductions » – ou plutôt réélaborations – vernaculaires que l'on peut dater au XII^e siècle environ (*Togail na Tebe* [« La destruction de Thèbes »]⁷⁷, *Riss in Mundtuirc* [« Le récit du collier »]⁷⁸ et une version irlandaise de l'*Achilleïde*⁷⁹), la question est beaucoup plus complexe pour ce qui concerne la période vieil-irlandaise.

Les arguments principaux présentés par Miles en faveur d'une présence possible de la *Thébaïde* dans les bibliothèques insulaires du haut Moyen Âge peuvent être résumés ainsi :

1. L'écrivain anglo-saxon Aldhelm (639-709), éduqué dans sa jeunesse par le maître irlandais Máel Dub, et ensuite par Théodore et Hadrien de Cantorbéry, connaissait la *Thébaïde* ; comme Miles l'observe, les lectures d'Aldhelm, que l'on peut identifier grâce à ses écrits, reflètent les « contemporary English collections presumably available to visiting Irish students⁸⁰ ».

2. Le recueil mythologique carolingien attribué au compilateur anonyme connu comme Premier Mythographe du Vatican compte parmi ses sources plusieurs commentaires virgiliens hiberno-latins (ou en tout cas ayant une transmission irlandaise) ; il n'est donc pas impossible que le commentaire à la *Thébaïde*, constitué d'anciens *scholia* rassemblés et

⁷⁶ MILES, 2011, p. 161.

⁷⁷ Voir CALDER, 1922.

⁷⁸ Voir MILES, 2007.

⁷⁹ Voir Ó HAODHA, 1979.

⁸⁰ MILES, 2011, p. 18 ; voir aussi MILES, 2006, p. 127-128 ; LAPIDGE, 2006, p. 187 et 225. Dans LAPIDGE, 2006, p. 115, n. 9, et p. 124, l'auteur suggère que, parmi les Anglo-Saxons, Bède et Byrhtferth aussi connaissaient peut-être la *Thébaïde*, du moins à travers le commentaire de Lactantius Placidus.

systématisés à l'époque carolingienne sous le nom de Lactantius Placidus, également utilisé par le Mythographe⁸¹, ait eu une transmission manuscrite irlandaise⁸².

3. L'existence de copies en écriture insulaire a été postulée pour la tradition manuscrite du haut Moyen Âge de la *Thébaïde* ainsi que du commentaire de Placidus⁸³, ce qui ajoute de la crédibilité à l'hypothèse formulée au point précédent.

Quelques éléments ultérieurs peuvent maintenant être ajoutés à cet égard. Il ne peut y avoir pratiquement aucun doute qu'au moins le nom de Stace fût connu en Irlande pendant le haut Moyen Âge, puisque l'auteur de la *Thébaïde* est cité dans des textes lus en Irlande peut-être déjà vers 700. Priscien mentionne plusieurs fois le nom *Staius* (ainsi que quelques vers de ses œuvres) dans ses *Institutiones Grammaticae*⁸⁴ : comme on le sait bien, Priscien est l'un des auteurs grammaticaux les plus appréciés (et glosés !) par les lettrés irlandais du VIII^e et du IX^e siècle, et Rijcklof Hofman a observé (en s'appuyant sur les études de Louis Holtz) que la grammaire de Priscien semble avoir été connue par le grammairien irlandais Malsachanus, donc vers 700⁸⁵. Étant donné que Stace est cité par Priscien, souvent à côté de Virgile, comme une importante *auctoritas* quant à l'utilisation correcte de la langue latine, il ne serait pas surprenant que les lettrés irlandais de cette époque aient essayé de se procurer une copie de ses œuvres, ce qui n'aurait pas été excessivement difficile, si l'on considère la présence de nombreux savants irlandais dans les monastères d'Angleterre et du Nord de la France, où des copies de la *Thébaïde* étaient sans doute en circulation entre le VII^e et le VIII^e siècle⁸⁶.

Des références occasionnelles au cycle thébain se trouvent aussi dans le commentaire virgilien de Servius, connu (directement ou indirectement) en Irlande déjà au VIII^e siècle (et peut-être même avant)⁸⁷ : en particulier, cette source fournit un bref résumé de l'histoire d'Étéocle et Polynice. Au *scholium* relatif aux mots *duplices Thebas* (*Énéide* IV, 470),

⁸¹ Par exemple, le bref résumé de l'histoire de la *Thébaïde* fourni par le Mythographe au livre I, § 79 dérive principalement du commentaire de Placidus, ainsi que du commentaire à Virgile de Servius (voir ZORZETTI et BERLIOZ, 2003, p. 50-51 ; MILES, 2007, p. 74).

⁸² Voir MILES, 2011, p. 89-90 ; ZORZETTI et BERLIOZ, 2003, p. xiii-xv, xxvi-xxvii.

⁸³ Voir MILES, 2011 ; REYNOLDS, 1983, p. 394 ; SWEENEY, 1997, p. x.

⁸⁴ Voir KEIL, 1855-1880, vol. II, p. 159.2-4, 208.13-15, 218.19-21, 278.3-6, 283.13-15, 287.12-17, 327.4-5 ; vol. III, p. 34.17-22.

⁸⁵ HOFMAN, 1988, p. 194.

⁸⁶ Aldhelm, nous l'avons vu, connaissait la *Thébaïde* déjà au VII^e siècle, et le manuscrit le plus ancien contenant ce poème (Paris, BNF, Lat. 8051) fut écrit à Corbie au VIII^e siècle (« [...] the medieval tradition [of the *Thebaid*] seems to have radiated from northern France » : REYNOLDS, 1983, p. 394). Reynolds (*ibid.*) nous rappelle aussi qu'Alcuin « knew a 'Staius' at York, and the *Thebaid* occurs in a catalogue perhaps drawn up at the court of Charlemagne (Berlin [...], Diez, B. Sant. 66, c. 790) ». (Au sujet de la mention d'une copie de Stace à York, faite par Alcuin, voir aussi LAPIDGE, 2006, p. 229-231 ; pour le catalogue du manuscrit de Berlin, voir aussi KNAEPEN, 2001, p. 346.)

⁸⁷ Pour la question complexe concernant la connaissance de Servius et d'autres commentaires virgiliens dans l'Irlande du haut Moyen Âge, voir HERREN, 1996, p. 33-36 ; LAMBERT, 1986 ; HOFMAN, 1988, p. 191-192 et 210 ; DAINTREE, 2000 ; MILES, 2006, p. 128-129 ; MILES, 2011, p. 22-33.

l'inceste d'Œdipe et la rivalité entre ses deux fils sont présentés de façon extrêmement concise, mais exacte :

DVPLICES THEBAS. civitas in Boeotia, a Cadmo et Zetho et Amphione constituta, in qua Oedipus, Lai filius, fuit, qui cum matre concubuit, ex qua Eteocles et Polynices fuerunt, qui se propter regnum invicem peremerunt.

(« DEUX THÈBES : une ville en Béotie, fondée par Cadmos, Zéthos et Amphion, où fut Œdipe, fils de Laios, qui coucha avec sa mère, de laquelle naquirent Étéocle et Polynice, qui s'entretuèrent en raison du règne. »)⁸⁸

De plus, une brève mention de ce mythe se trouve aussi dans les *Historiae adversus Paganos* d'Orose, une œuvre connue en Irlande déjà au VII^e siècle⁸⁹.

Parmi les textes que l'on peut attribuer à des auteurs ou compilateurs hiberno-latins, le commentaire connu sous le nom de *Brevis Expositio Vergilii Georgicorum* contient un résumé plus détaillé que celui de Servius dans le *scholium* au vers II, 496 des *Géorgiques* :

AGITANS DISCORDIA FRATRES. Eteocles et Polynices, Oedipi et Iocastae filii, cum regnum Thebarum alternis anni vicibus tenerent, Eteocles adeptum regnum retinuit nec fratri restituere voluit, ad quod petendum Polynices cum Adrasti et Graecorum petisset auxilium, bellum Thebis movit, in quo bello pugnantes inter se fratres Eteocles et Polynices mutuis vulneribus interierunt.

(« LA DISCORDE QUI AGITE LES FRÈRES : quand Étéocle et Polynice, fils d'Œdipe et de Jocaste, devaient garder le règne de Thèbes en alternance, une année chacun, Étéocle garda le règne qu'il avait obtenu et ne voulut pas le rendre au frère ; Polynice, pour le reprendre, demanda l'aide d'Adraste et des Grecs, et il porta la guerre à Thèbes ; dans cette guerre, les frères Étéocle et Polynice, en se battant l'un contre l'autre, s'entretuèrent par des coups réciproques. »)⁹⁰

Une allusion à l'histoire de Thèbes se trouve aussi dans la *Cosmographia* d'Aethicus Ister, attribuée par Michael Herren à un auteur hiberno-latin (à son avis travaillant sur le

⁸⁸ Ce passage de Servius (cité aussi dans MILES, 2007, p. 72) est tiré de l'édition du commentaire dans THILO et HAGEN, 1881-1902, vol. I, p. 549.

⁸⁹ Voir par exemple SZERWINIACK, 1993 et 2007 ; SZERWINIACK, 1995. Le passage d'Orose en question est *Historiae adversus Paganos*, I, 12.9 : *Omitto Oedipum interfectorem patris, matris maritum, filiorum fratrem, vitricum suum. Sileri malo Eteoclen atque Polynicen mutuis laborasse concursibus, ne quis eorum parricida non esset.* (« J'omets Œdipe, assassin de son père, mari de sa mère, frère de ses fils, beau-père de lui-même. Je préfère ne pas mentionner comment Étéocle et Polynice s'attaquèrent l'un l'autre, dans l'effort de devenir chacun fratricide de l'autre » ; Orose, éd. ZANGEMEISTER, 1882, p. 26.)

⁹⁰ Extrait tiré de THILO et HAGEN, 1881-1902, vol. III.2, p. 317. Pour la possible origine (ou en tout cas la transmission) hiberno-latine de la *Brevis Expositio*, voir MILES, 2011, p. 29-32.

continent, peut-être à Bobbio) qui aurait écrit ce texte curieux entre 727 et 780⁹¹ ; dans le contexte d'une description de la Béotie, l'auteur de la *Cosmographia* mentionne que « de nombreuses batailles et guerre civiles et jeux funéraires se sont passés autour de la ville [de Thèbes] » (*multa proelia et bella ciuilia uel gerania ludicra in ea suburbana perpetrata sunt*⁹²). À propos de ce passage, Herren fait ce commentaire :

« The cosmographer knew more about the legend [of Thebes] than what little is found in Isidore, for he refers to the wars occurring *in ea suburbana* – an allusion to the famous gates of Thebes⁹³. »

Enfin, plusieurs passages de la *Thébaïde* sont cités par Sedulius Scottus dans son *Collectaneum miscellaneum*⁹⁴, bien que dans ce cas nous ne puissions pas être sûrs que Sedulius connût le poème avant de quitter l'Irlande (ce qui, évidemment, vaut aussi pour le texte précédent).

Toutes ces données ne forment pas une preuve définitive ; cependant, nous avons maintenant assez d'éléments pour penser qu'il est possible, ou même probable, que la *Thébaïde* fût connue dans l'Irlande du haut Moyen Âge (du moins sous la forme d'*excerpta* ou de passages accompagnés de *scholia* similaires au commentaire de Placidus). Étant donné la diffusion croissante de copies du poème en Angleterre et dans le Nord de la France à partir du VIII^e/IX^e siècle, cette probabilité augmente avec le passage du temps, ce qui ne pose pas de problèmes particuliers pour l'hypothèse proposée ici au sujet de l'origine du mot *tarbflaith*, puisque la section d'*AM* concernée pourrait être un ajout relativement tardif.

Les motivations possibles du calque *tarbflaith* < *dux taurus*

La question à laquelle il est maintenant important d'essayer de répondre est la suivante : pourquoi l'auteur, ou plus vraisemblablement le réélaboreur d'*AM*, aurait-il décidé d'insérer un calque de dérivation classique dans ce *speculum principum* vernaculaire ?

Comme plusieurs chercheurs l'ont amplement démontré, la grande majorité des citations et des *exempla* relatifs à la royauté que l'on trouve dans les *specula* continentaux

⁹¹ HERREN, 2011, p. lxi, lxxii.

⁹² Éd. HERREN, 2011, p. 170, § 80a. Pour le sens de l'expression *gerania ludicra*, voir *ibid.*, p. 273-274.

⁹³ HERREN, 2011, p. 274. Herren se réfère ici au passage des *Etymologiae* où Isidore traite de la Béotie, en mentionnant Thèbes, la ville « où il y a longtemps des guerres civiles éclatèrent, et où Apollon et le grand Hercule naquirent » (*in qua olim ciuilia bella detonuerunt, et ubi nati sunt Apollo et Hercules maior ille Thebanus* : Isidore, *Etym.* XIV, 4.11, Isidore de Séville, éd. LINDSAY, 1911).

⁹⁴ Voir l'index à l'édition critique du *Collectaneum* par Simpson (Sedulius Scottus, éd. STIMPSON, 1988), où quatre citations sont énumérées ; trois citations ultérieures le sont dans l'index du supplément à cette édition, préparé par DOLBEAU, 1990.

sont de dérivation biblique (surtout vétérotestamentaire)⁹⁵. C'est sans doute vrai également pour les textes hiberno-latins – ou plus généralement insulaires – qui traitent de ce sujet (*DDAS*, *Proverbia Grecorum*, la lettre de Cathwulf, etc.)⁹⁶, et peut-être aussi pour certaines sagas médiévales irlandaises⁹⁷. Cependant, bien que rares, les textes classiques ne sont pas complètement absents. Comme Arnaud Knaepen l'a bien démontré dans un article publié en 2001 :

« [...] citations d'auteurs anciens et *mimésis* prouvent [...] incontestablement que nombre d'écrivains [continentaux] de la première moitié du IX^e siècle disposaient d'une connaissance directe et assez approfondie de la littérature classique latine⁹⁸. »

Il est particulièrement significatif que, dans le même article, Knaepen identifie le cas spécifique des *exempla* royaux comme étant le seul domaine qui présente « des exemples d'utilisation du passé à des fins de justification d'actes contemporains ou futurs⁹⁹ ». En d'autres termes, Knaepen montre que certains épisodes ou personnages tirés de l'histoire païenne étaient parfois instrumentalisés par les écrivains de la période carolingienne (auteurs de *specula* et d'autres textes concernant la notion de royauté) en tant qu'*exempla* de comportements à suivre ou, bien plus souvent, à rejeter¹⁰⁰.

Nous pouvons maintenant ajouter à la liste de Knaepen quelques exemples ultérieurs, tirés de textes hiberno-latins (ou en tout cas composés par des auteurs irlandais ou insulaires) :

1. Si l'interprétation du mot *pianium* proposée par Dean Simpson est correcte, la lettre anonyme qui constitue une sorte de préface aux *Proverbia Grecorum* pourrait contenir une référence étonnante à Apollon Péan dans la toute première phrase¹⁰¹ : même s'il n'est pas vraiment question ici d'un *exemplum* royal, il est néanmoins remarquable de trouver une telle

⁹⁵ À ce propos, voir par exemple STONE, 2007, p. 82-86 ; HEN, 1998 ; SASSIER, 2012, p. 127-128 : « La civilisation carolingienne est d'abord une civilisation de la Bible : c'est essentiellement par le Livre que se définira le nouvel ordre politique et [...] que s'enrichira l'idéologie royale. Le premier modèle est vétérotestamentaire : c'est celui, tiré des *Livres des Rois* dont les commentaires se multiplient aux VIII^e et IX^e siècles [...], du sacre et de la royauté biblique. »

⁹⁶ Pour l'utilisation de la Bible dans *DDAS*, voir BREEN, 1987b ; GRIGG, 2010, p. 30-32 ; SASSIER, 2012, p. 120-121 ; pour les *Proverbia Grecorum*, voir SIMPSON, 1987, p. 6 ; pour la lettre de Cathwulf, voir GARRISON, 1998.

⁹⁷ De nombreux exemples d'influences bibliques possibles dans les textes narratifs irlandais sont proposés dans MCCONE, 1990, *passim*. Le cas spécifique d'une relation directe envisageable entre l'histoire du roi Conaire dans *Togail Bruidne Da Derga* et le matériel biblique concernant le roi Saül est examiné de façon détaillée dans O'CONNOR, 2013, p. 250-286.

⁹⁸ KNAEPEN, 2001, p. 351.

⁹⁹ KNAEPEN, 2001, p. 352.

¹⁰⁰ Cf. KNAEPEN 2001, p. 364 : 'Dans la majorité des cas que j'ai pu étudier, l'histoire ancienne fournit soit des exemples à ne pas suivre, soit des modèles dévalorisés, car présentés comme surpassés par des héros contemporains (ce qui constitue bien entendu une forme d'éloge à leur égard)'.

¹⁰¹ Voir SIMPSON, 1987, p. 6, n. 23, et p. 10.

référence mythologique dans un texte qui contient beaucoup de matériel relatif à la royauté et qui, par ailleurs, est basé principalement sur des modèles bibliques.

2. Comme l'a remarqué Luned Davies, dans son *Liber de rectoribus Christianis* Sedulius Scottus utilisa « unusual and rare sources, some of them classical¹⁰² », ce qui peut être mis en relation avec le nombre remarquable d'*excerpta* classiques rassemblés par Sedulius dans son *Collectaneum miscellaneum* (déjà mentionné ci-dessus), ainsi qu'avec la gamme considérable de sources païennes que l'on trouve dans le fameux manuscrit Berne, Burgerbibliothek 363, souvent associé à Sedulius¹⁰³. En particulier, Davies observe que « no other author of a Carolingian mirror for princes refers to such a wide range of Roman emperors, whose deeds were to be imitated or avoided by Carolingian rulers¹⁰⁴ » : parmi les sources historiques utilisées par Sedulius, l'on peut mentionner les *Scriptores Historiae Augustae* et le *Liber de Caesaribus* d'Aurelius Victor. De plus, le *Liber de Sedulius* présente des citations et des réminiscences possibles des poètes Ovide, Virgile et Horace¹⁰⁵.

S'il est légitime de considérer *AM* comme une contrepartie vernaculaire du genre du *speculum principum* (au moins du point de vue typologique), il est alors tout à fait envisageable que ce texte puisse présenter un éventail de modèles différents, parmi lesquels on peut s'attendre à trouver aussi des œuvres d'auteurs classiques. Si l'on accepte cette perspective, il paraît possible que la présence de sources classiques dans *AM* aille même au-delà de la dérivation stacienne du mot *tarbflaith* proposée ici. En voici un exemple : comme nous l'avons vu, Kim McCone a démontré que la notion d'un lien entre la justice du roi et la fécondité de la terre, considérée pendant longtemps comme la survivance d'une croyance préchrétienne, est en fait essentiellement compatible avec le concept de la royauté sacrée tel qu'il est représenté dans certains livres de l'Ancien Testament¹⁰⁶. Or, dans ce contexte, il me semble possible de suggérer un parallèle ultérieur : la notion de la productivité miraculeuse de la terre en présence d'un roi sacré – un thème après tout presque universel¹⁰⁷ – se retrouve aussi en connexion avec l'Âge d'or qui suit la venue du *puer* dans la fameuse quatrième églogue des *Bucoliques* de Virgile, et cet aspect est mis encore plus en évidence dans les

¹⁰² DAVIES, 1991-1992, p. 36.

¹⁰³ Voir SAENGER, 1997, p. 110.

¹⁰⁴ DAVIES, 1991-1992, p. 38.

¹⁰⁵ Voir HELLMANN, 1906, par ex. p. 20, 24, 27, 40-41, 44-45, 49, 57, 61, 65, etc. ; voir aussi le *Verzeichnis* des sources classiques, p. 198-199. Pour une discussion plus générale concernant l'utilisation des auteurs classiques de la part de Sedulius Scottus, voir SIMPSON, 1991.

¹⁰⁶ Voir en particulier MCCONE, 1990, p. 128-131 et 144.

¹⁰⁷ Voir par exemple HANI, 1984, *passim* ; MCCONE, 1990, p. 108 et 127-128 ; SASSIER, 2012, p. 25-26 et 34 ; O'CONNOR, 2013, p. 281-282.

deux recensions des *scholia* virgiliens de Philargyrius¹⁰⁸ (largement étudiés – ou même compilés ? – en Irlande, et occasionnellement glosés dans la langue vernaculaire), ainsi que dans les *Scholia Bernensia*.

Aux vers 18-30, la quatrième églogue décrit la condition de fertilité miraculeuse qui accompagne l'arrivée sur la terre de la *nova progenies*, le *puer* divin :

*At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu
errantes hederas passim cum baccare tellus
mixtaque ridenti colocasia fundet acantho ;
ipsa tibi blandos fundet cunabula flores.
Ipsae lacte domum referent distenta capellae
ubera, nec magnos metuent armenta leones;
occidet et serpens, et fallax herba veneni
occidet ; Assyrium volgo nascetur amomum.
At simul heroum laudes et facta parentis
iam legere et quae sit poteris cognoscere virtus,
molli paulatim flavescet campus arista
incultisque rubens pendeat sentibus uva
et durae quercus sudabunt roscida mella.*

(« Pour toi, enfant, la terre la première, féconde sans culture, prodiguera / ses dons : ça et là, le lierre errant, le nard sauvage, / et la colocase mêlée aux riantes touffes d'acanthé ; / le berceau tout seul répandra pour toi des fleurs suaves. / Les chèvres retourneront d'elles-mêmes au bercaïl, les mamelles gonflées / de lait¹⁰⁹ ; et les troupeaux ne craindront plus les redoutables lions ; / le serpent va mourir, et mourra l'herbe empoisonnée qui trompe / la main ; partout naîtra l'amome d'Assyrie¹¹⁰. / Mais aussitôt que tu pourras lire les annales glorieuses des héros et les hauts faits / de ton père, et savoir ce que c'est que la vertu, / peu à peu la plaine jaunira

¹⁰⁸ Pour des raisons de simplicité, le nom « Philargyrius » sera utilisé ici seulement pour désigner les deux recensions du commentaire connu sous le nom d'*Explanatio in Bucolica Virgillii*. Toutefois, il faut également mentionner la suggestion de Brent Miles selon laquelle les trois collections de *scholia* connues comme *Explanatio in Bucolica Virgillii*, *Scholia Bernensia* et *Brevis expositio Vergilii Georgicorum* pourraient dériver d'une seule collection (que Miles appelle « Irish Filargirian collection ») compilée en Irlande au VII^e siècle (MILES, 2011, p. 32 ; voir aussi LAMBERT, 1986, p. 85-90).

¹⁰⁹ Cf. AM § 18 : *Is tre fír flathemon ad- mlechtí márbóis -moínigter* ; Kelly traduit ainsi : « It is through the justice of the ruler that milk-yields of great cattle are maintained (?) ».

¹¹⁰ Dans les *Scholia Bernensia*, le serpent et l'amome d'Assyrie sont interprétés comme des signes néfastes dans le ciel, qui annoncent des fléaux nocifs : ces signes disparaîtront avec la venue du *puer* (*OCCIDET ET SERPENS, id est non orientur noxiae pestes. Assyrium et serpens, signa nocifera in caelo, quae occidere dicuntur* : éd. HAGEN, 1867, p. 779) ; cf. AM § 12 : *Apair fris, is tre fír flathemon mortlithi [...] márlóchet di doínib dingbatar* (Kelly traduit : « Tell him, it is through the justice of the ruler that plagues [and] great lightnings are kept from the people »). Dans les *scholia* de Philargyrius (*recensio* II), *serpens* est glosé plus simplement par les mots *id est diabolus*, tandis que *herba* est glosé par *id est doctrina gentilium* (voir THILO et HAGEN, 1881-1902, vol. III.2, p. 80).

avec le tendre épi¹¹¹, / le raisin vermeil pendra aux ronces incultes / et la dure écorce du chêne transpirera du miel en suave rosée. »)¹¹²

Dans les *scholia* philargyriens (*recensio* II), aux mots *nullo cultu* (vers 18), nous pouvons lire l'explication suivante :

NVLLO CVLTV id est sine cultu humano producet terra fructus.

(« SANS CULTURE, c'est-à-dire : sans que l'homme la cultive, la terre produira des fruits. »)¹¹³

Dans la *recensio* I, les mots *paulatim flavescet* du vers 28 sont accompagnés de cette glose bilingue :

*PAVLATIM FLAVESCET, blicfithir*¹¹⁴, *id est sine studio hominum terra fructus tradet.*

(« PEU À PEU ELLE JAUNIRA, *elle jaunira*, c'est-à-dire : sans aucun effort humain la terre donnera des fruits. »)¹¹⁵

Des explications presque identiques sont offertes dans les *Scholia Bernensia* aux vers 18 et 28, et plusieurs autres exemples similaires pourraient être cités¹¹⁶.

Ce qui est particulièrement intéressant est que ces deux collections de *scholia* présentent de façon très explicite (et en concurrence avec d'autres explications) l'interprétation « christianisante » de la quatrième églogue, selon laquelle le *puer*, dont la venue est annoncée ici, serait en fait une prophétie du Christ¹¹⁷. Voici une sélection des passages les plus marquants :

Philargyrius, *Recensio* I

¹¹¹ Cf. *AM* § 19 : *Is tre fir flathemon ro-bbí cech etho ardósil imbeth* ; Kelly traduit : « It is through the justice of the ruler that there is (?) abundance of every high, tall corn ».

¹¹² Les citations des *Bucoliques* sont tirées de l'édition critique de GEYMONAT, 1973. Les traductions françaises sont tirées (avec de nombreux remaniements) du volume dédié à Lucrèce, Virgile et Valerius Flaccus faisant partie de la série *Collection des auteurs latins avec la traduction en français, publiés sous la direction de M. Nisard*, Paris, 1857.

¹¹³ Éd. THILO et HAGEN, 1881-1902, vol. III.2, p. 79.

¹¹⁴ L'orthographe *blifithir* se trouve dans deux copies du commentaire de Philargyrius (Paris, BNF, MS Lat. 7960, et Florence, Biblioteca Laurenziana, MS Plut. XLV 14) ; toutefois, la leçon *blaicfithir*, attestée dans Paris, BNF, MS Lat. 11308, montre que nous avons ici affaire avec la forme verbale vieil-irlandaise *blāichfithir*, comme il était suggéré dans STOKES et STRACHAN, 1901-1903, vol. II, p. 46.11 et 361.2 (voir aussi LAMBERT, 1986, p. 97).

¹¹⁵ Éd. THILO et HAGEN, 1881-1902, vol. III.2, p. 81.

¹¹⁶ Par exemple, les *scholia* philargyriens et les *Scholia Bernensia* aux vers 21, 38, 41, 45.

¹¹⁷ Évidemment, la bibliographie sur la quatrième églogue est immense. Il suffira de mentionner ici les études majeures concernant l'interprétation de ce texte dans un sens chrétien : COURCELLE, 1957 ; BENKO, 1980 ; LOBRICHON, 1985 (voir aussi ZIOLKOWSKI et PUTNAM, 2008, p. 487-488).

ad Buc. IV, 7: NOVA PROGENIES id est quidam dicunt inspiratum eum de Salvatoris adventu [...] dixisse. (« UNE NOUVELLE GÉNÉRATION, c'est-à-dire : certains disent que Virgile a parlé ainsi, inspiré par la venue du Sauveur. »)¹¹⁸

Philargyrius, *Recensio II*

ad Buc. IV, 7 : NOVA PROGENIES id est Augustum dicit. Aestimavit enim Virgilius quod de Augusto praedixit Sibylla, cum de Christo omnia prophetavit. (« UNE NOUVELLE GÉNÉRATION, c'est-à-dire : ici il parle d'Auguste. Virgile pensait que la Sibylle avait fait une prophétie concernant Auguste, alors qu'en réalité elle avait tout prévu au sujet du Christ. »)¹¹⁹

ad Buc. IV, 14 : SOLVENT id est dimittentur peccata nostra adventu Christi. (« ILS LIBÉRERONT, c'est-à-dire : nous serons libérés de nos péchés à la venue du Christ. »)¹²⁰

ad Buc. IV, 23 : FVNDENT¹²¹ FLORES id est ad Christum pertinet, quoniam magi obtulerunt ei munera. (« ILS RÉPANDRONT DES FLEURS, c'est-à-dire : [ce vers] concerne le Christ, puisque les mages lui offrirent des dons. »)¹²²

Scholia Bernensia

Préface : *In hac ecloga solus poeta loquitur de restauratione novi saeculi, hoc est : Saturni regnum aureum sub Octaviano adulanter restauratur, quod secundum Christianos ad novum testamentum per Christum et Mariam renovatum de pravato convenit.*

(« Dans cette églogue, ce seul poète parle de la restauration du nouvel âge, c'est-à-dire : le règne d'or de Saturne est restauré sous Octavien ([le poète parle ici] de façon adlatrice) ; ceci est [le règne] qui selon les Chrétiens, suivant le Nouveau Testament, est renouvelé, après le [règne] pervers, grâce au Christ et à Marie. »)¹²³

ad Buc. IV, 2 : omnia ad Christum referuntur (« toutes ces choses sont dites par rapport au Christ »)¹²⁴.

¹¹⁸ THILO et HAGEN, 1881-1902, vol. III.2, p. 77.

¹¹⁹ THILO et HAGEN, 1881-1902, vol. III.2, p. 78.

¹²⁰ THILO et HAGEN, 1881-1902, vol. III.2, p. 79.

¹²¹ Le verbe pluriel *fundent* est une variante textuelle de la forme singulière *fundet*, adoptée dans l'édition de Geymonat citée ci-dessus. De plus, le *locus* indiqué ici comme IV, 23 devient IV, 21 dans l'édition de Geymonat.

¹²² THILO et HAGEN, 1881-1902, vol. III.2, p. 80.

¹²³ HAGEN, 1867, p. 775.

¹²⁴ HAGEN, 1867, p. 776.

En même temps, ces *scholia* offrent aussi des interprétations qui présentent la quatrième églogue plutôt comme un éloge du pouvoir impérial : ces explications sont parfois en opposition directe à l'*interpretatio Christiana* (comme nous venons de le voir dans les *Scholia Bernensia*), parfois non. La préface des *Scholia Bernensia* à cette églogue annonce clairement qu'ici « le poète chante simplement la genèse du monde qui renaît sous les Césars » (*in hac ecloga simpliciter poeta canit genesim renascentis mundi sub Caesaribus*¹²⁵), et la glose à celui qui est probablement le vers le plus nettement « royal » de toute l'églogue (vers 17 : *pacatumque reget patriis virtutibus orbem*, « il régnera sur le monde pacifié grâce aux vertus paternelles ») est encore plus explicite :

REGET Octavianus orbem, Saloninus Dalmatas, vel Caesar Romanos, vel Christus Christianos.

(« IL RÉGNERA : [c'est-à-dire] Octavien [régnera sur] le monde, Saloninus sur les Dalmates¹²⁶, ou bien César [régnera sur] les Romains, ou le Christ sur les Chrétiens. »)¹²⁷

Parmi les interprétations allégorisantes que nous trouvons dans ces commentaires, les *Scholia Bernensia* offrent même une identification d'Octavien Auguste avec Achille (dont le nom apparaît au vers 36 : *atque iterum ad Troiam magnus mittetur Achilles*, « et encore une fois le grand Achille sera envoyé vers Troie ») :

ACHILLES, de Augusto Caesare id est Octaviano dicit. Iulius enim Caesar, cum Octaviano per testamentum nomen suum et regnum tradidit, etiam Troiam eum iussit restaurare.

(« ACHILLE, [ici le poète] parle de César Auguste, c'est-à-dire Octavien. Jules César, quand il légua son nom et le règne à Octavien, lui ordonna aussi de restaurer Troie. »)¹²⁸

Si l'on peut tenter une interprétation conjecturale, on a l'impression que dans ces commentaires (surtout dans les *Scholia Bernensia*) la royauté terrestre annoncée par la Sibylle et glorifiée par Virgile, poète païen, devient une sorte de préfiguration de la royauté

¹²⁵ HAGEN, 1867, p. 775.

¹²⁶ La mention de Saloninus dans cette glose est une référence à Gaius Asinius Gallus Saloninus, dont le nom évoque, selon les scholiastes et plusieurs chercheurs modernes, la ville de Salonae en Dalmatie, où son père se trouvait au moment de sa naissance : il est en effet possible que Virgile ait écrit la quatrième églogue en l'honneur de Saloninus, fils de son ami et patron Asinius Pollio (pour un bref résumé de cette question, voir SYME, 1937, p. 39).

¹²⁷ HAGEN, 1867, p. 778. Voir aussi *Scholia Bernensia, ad Buc. IV, 7 : PROGENIES, Saloninus vel Augustus vel Christus vel Marcellus, Octaviae filius (ibid., p. 777)*. La mention de Marcellus dans ce *scholium* fait référence à Marcus Claudius Marcellus, fils d'Octavia sœur d'Auguste.

¹²⁸ HAGEN, 1867, p. 780. Le sens de cette glose apparaît plus clairement si l'on considère qu'un *scholium* précédent explique que la référence à Troie au vers 36 doit être comprise comme une référence à l'Italie, « puisqu'elle fut fondée par les Troyens » (*TROIAM, Italiam vult intellegi per longiorem sensum quia a Troianis est constituta ; ibid.*). Une version très similaire du *scholium* comparant Auguste à Achille se trouve aussi dans le commentaire de Philargyrius (voir THILO et HAGEN, 1881-1902, vol. III.2, p. 84).

céleste du Christ ; cette impression est d'ailleurs renforcée par le fait que l'interprétation « impériale » et l'interprétation « chrétienne » se côtoient et alternent tout au long de ces *scholia*.

Bien entendu, le parallèle entre ces interprétations anciennes et médiévales de l'œuvre de Virgile et l'idéologie royale exprimée dans *AM* (surtout par rapport au lien entre le roi – terrestre ou divin – et la fertilité de la terre) pourrait être vu comme une simple coïncidence ; toutefois, le fait qu'un parallèle thématique encore plus frappant puisse être repéré dans les *scholia* au vers 6 (*Iam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna*, « Déjà la vierge revient, et revient le règne de Saturne ») augmente les probabilités d'un lien entre *AM* et les commentaires virgiliens. Les *Scholia Bernensia* offrent ici une interprétation allégorique très intéressante :

VIRGO, Iustitia, inter rusticos morata, fugiens mores hominum malos, in caelum abisse fertur et nunc redisse. VIRGO, Iustitia, quae redire decrevit propter hominum conversiones, vel Terra, quae nunc frugifera, sicut et nunc, vel secundum nos Maria. IAM REDIT ET VIRGO, id est incorrupta Iustitia, quae fugiens malos hominum mores in caelum dicitur abisse. REDEVNT SATVRNIA REGNA, quae credebantur aurea fuisse ; quattuor etenim saecula dixerunt extitisse, id est aureum argenteum aereum ferreum. Ergo aureum dictum est esse redditurum.

(« VIERGE : la Justice, qui habitait autrefois parmi les paysans ; il est dit [ici] que celle-ci, fuyant les mauvaises coutumes des hommes, s'en alla au ciel, et que maintenant elle est revenue. VIERGE : la Justice, qui a décidé de revenir pour la conversion des hommes ; ou bien la Terre, qui est maintenant féconde comme elle le fut en ce temps-là ; ou bien, d'après nous, [la Vierge] Marie. DÉJÀ LA VIERGE REVIENT, c'est-à-dire la Justice non corrompue, qui, comme l'on dit, s'en alla au ciel en fuyant les mauvaises coutumes des hommes. REVIENT LE RÈGNE DE SATURNE, que l'on croyait avoir été d'or ; en fait, [les païens ?] disaient que quatre ères ont existé, c'est-à-dire l'Âge d'Or, d'Argent, de Bronze et de Fer¹²⁹. Donc, il est dit ici que l'Âge d'Or va revenir. »)¹³⁰

Il est très tentant de reconnaître dans cette personnification allégorique de la justice (qui revient en présence du *puer*, c'est-à-dire en présence du règne d'un noble souverain, que ce soit Auguste ou bien le Christ) un modèle possible pour la notion du *fīr flathemon*, la « justice du souverain » qui seule peut garantir la fécondité de la terre (représentée ici par le retour du

¹²⁹ Étonnamment, ces quatre métaux sont mentionnés (dans l'ordre inverse) dans *AM* § 39-42 (*iarn, (h)um(a)e, arcat, ór*) ; toutefois, il est difficile de savoir si ces quatre paragraphes d'*AM* pourraient avoir quelque rapport symbolique avec les quatre âges du monde dont le commentaire virgilien fait mention.

¹³⁰ HAGEN, 1867, p. 777. Le passage correspondant dans les *scholia* de Philargyrius est similaire, mais beaucoup plus bref ; toutefois, la glose à *Saturnia regna* est intéressante : *id est stabilia regna* (« c'est-à-dire, un règne stable » ; THILO et HAGEN, 1881-1902, vol. III.2, p. 77-78).

« règne de Saturne », l'Âge d'Or)¹³¹. Ce parallèle est encore plus remarquable si l'on considère la fréquente représentation symbolique de la royauté dans plusieurs textes irlandais médiévaux sous la forme d'une « déesse » qui apparaît au roi¹³². Il est évident que ce sujet est fort complexe, et il serait naïf d'essayer de pousser trop loin ces parallèles, qui nécessiteraient une analyse bien plus approfondie ; toutefois, les passages mentionnés ci-dessus montrent que certaines sources classiques (surtout si filtrées à travers les commentaires de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge) devraient être prises sérieusement en compte, du moins en tant que possibles éléments contribuant au processus de formation de l'idéologie royale irlandaise, à côté des traditions préchrétiennes et des modèles bibliques souvent discutés par les celtisants.

Stace et le *rex iniquus*

Pour en revenir maintenant au sujet principal traité dans le présent article, à savoir la dérivation du composé *tarbflaith* du groupement *dux taurus* dans la *Thébaïde*, il nous reste une dernière question à considérer : pourquoi Stace ? En d'autres termes, même si l'on reconnaît la possibilité théorique que ce composé vieil-irlandais dérive d'une source latine, pourquoi le compilateur de cette section d'*AM* aurait-il utilisé spécifiquement la *Thébaïde* ?

Plusieurs arguments peuvent être avancés pour essayer de répondre à cette question. Premièrement, il est incontestable que, si l'on cherche des *exempla* négatifs par rapport à la royauté, l'œuvre de Stace en fournit en abondance (Edipe, Polynice, Étéocle, certains aspects de la figure d'Adraste...). En effet, l'un des éléments lexicaux les plus intéressants à propos de la représentation de la royauté dans la *Thébaïde* est l'utilisation de la formule *rex iniquus*. Ce groupement, qui désigne essentiellement l'antithèse du *firflaith* d'*AM*, se trouve assez souvent dans les sources hiberno-latines telles que *DDAS*, où il représente le « neuvième abus du monde » (*nonus abusioinis gradus est rex iniquus*)¹³³ : ici, la formule *rex iniquus* dépend

¹³¹ Il faut également souligner que la contrepartie latine du concept de *firflathemon* apparaît aussi dans *DDAS*, où l'on parle précisément de la *iustitia regis* (voir HELLMANN, 1909, p. 51 et 53) ; la même formulation se trouve en outre dans les *Collectanea Pseudo-Bedae* (voir BAYLESS et LAPIDGE, 1998, p. 134, § 118).

¹³² Voir McCONE, 1990, p. 109-117, 138 et 148-158 (voir en particulier, p. 158, où McCone suggère que la déesse de la souveraineté pourrait être interprétée comme une allégorie de l'Église).

¹³³ HELLMANN, 1909, p. 51. Des *excerpta* de la section de *DDAS* concernant le *rex iniquus* sont incorporés dans la *Collectio Canonum Hibernensis* (où ils sont attribués à saint Patrick : voir WASSERSCHLEBEN, 1874, p. 91). La liste des douze abus (parmi lesquels nous trouvons le *rex iniquus*) apparaît aussi dans les *Collectanea Pseudo-Bedae* (voir BAYLESS et LAPIDGE, 1998, p. 142, § 176). L'expression *rex iniquus*, ainsi que la notion correspondante du *regnum iniquum*, sont relativement fréquentes chez les écrivains insulaires au VII^e siècle, et même avant ; voir, par exemple, saint Patrick, *Epistola ad milites Corotici*, 19 (Patrick [saint], éd. HANSON et BLANC, 1978) ; Gildas, *De excidio Britanniae* (Gildas, éd. WINTERBOTTOM, 1978, p. 107 (x 2), 122) ;

probablement de modèles vétérotestamentaires¹³⁴ et patristiques (surtout Augustin)¹³⁵. Ce qui est particulièrement intéressant dans le présent contexte est que l'expression *rex iniquus* semble être quasiment non-existante dans la littérature païenne : une recherche que nous avons effectuée en février 2014 avec le *Cross Database Searchtool* de l'immense base de données textuelles *Brepolis* (<www.brepolis.net>)¹³⁶ a permis de mettre en évidence que l'un des deux seuls auteurs latins païens qui utilisent le groupement *rex iniquus* est précisément Stace, toujours dans la *Thébaïde*¹³⁷. La première occurrence de cette formule se trouve au vers 206 du troisième livre, dans un passage où le vieux Thébain Aletes dénonce ouvertement, devant les citoyens, l'injustice du souverain Étéocle (qui avait essayé – en vain – de faire assassiner l'ambassadeur envoyé par Polynice, le guerrier Tydée, mais celui-ci avait massacré les cinquante jeunes soldats envoyés par le roi) :

Nunc regis iniqui

ob noxam inmeritos patriae tot culmina cives

exuimus, nec adhuc calcati foederis Argos

fama subit, et iam bellorum extrema dolemus.

Quantus equis quantusque viris in pulvere crasso

sudor ! Io quanti crudele rubebitis annes !

(« Aujourd'hui, c'est pour le crime / d'un roi injuste que nous avons perdu tant de citoyens innocents, l'élite de notre patrie ; / la nouvelle que le traité [entre Étéocle et Polynice] a été

Augustinus Hibernicus, *Liber de mirabilibus Sacrae Scripturae* (éd. PL, vol. 35, col. 2179) ; *Proverbia Grecorum* § 63 (éd. SIMPSON, 1987, p. 14).

¹³⁴ Par exemple : III Esdras 4:37 (*iniquus rex*) ; Ecclésiaste 51:7 (*a rege iniquo*) ; Livre de Daniel 3:32 (*regi iniusto*). Pour l'identification du roi Saül comme figure emblématique de la royauté injuste dans l'Irlande médiévale, voir O'CONNOR, 2013, p. 250-266 et 269-270.

¹³⁵ Par exemple : Augustin, *De doctrina Christiana* IV, § 18 (*sub iniquo rege* ; Augustin, éd. SIMONETTI, 1994), *Contra Iulianum* V (*lauda iniquum regem Saulem* ; *rex iniquus* ; éd. PL vol. 44, col. 787.8 et 793.52), *Contra Cresconium* III, xxvi, § 29 (*a rege iniquissimo* ; Augustin, éd. PETSCHENIG, 1909), *Enarrationes in Psalmos*, Ps. 140, § 26 (*Iohannes ... ab iniquo rege donatus puellae saltatrici* ; Augustin, éd. DEKKERS et FRAIPONT, 1956) ; Grégoire le Grand, *Moralia in Iob*, XIV, § 17 (*iniquus ergo angustia vallatur, sicut rex qui praeparatur ad proelium* ; Grégoire I^{er}, éd. ADRIAEN, 1979-1985) ; Isidore, *Sententiae*, III, 48, § 11 (*nonnumquam pro malitia plebis etiam reges mutantur, et qui ante uidebantur esse boni, accepto regno fiunt iniqui* ; Isidore de Séville, éd. CAZIER, 1998).

¹³⁶ En particulier, nous avons recherché toutes les occurrences textuelles de la formule *rex iniquus* dans cette base de données, en incluant aussi les occurrences où les deux mots apparaissent dans l'ordre inverse (*iniquus rex*), à distance de quelques mots l'un de l'autre (par ex. *rex [...] iniquus*), ou bien dans des contextes grammaticaux autres que le nominatif singulier (*regem iniquum, regis [...] iniqui*, etc.). La brochure d'information du corpus *Library of Latin Texts*, faisant partie du site Brepolis (disponible sur le site Internet <http://www.brepolis.net/publishers/pdf/Brepolis_LLT_FR.pdf>), indique (p. 2) que « la première section chronologique de la base de données comprend l'ensemble du corpus de la littérature latine de l'Antiquité classique, des origines jusqu'au deuxième siècle ».

¹³⁷ L'autre auteur est Sénèque, qui utilise l'expression *rex iniquus* dans un vers de sa tragédie *Hercules furens* : *victima haut ulla amplior potest magisque opima mactari Iovi, quam rex iniquus* (« Aucune victime à immoler à Jupiter ne peut être plus belle et plus honorable qu'un roi injuste » ; Sénèque, éd. PEIPER et RICHTER, 1902, p. 34, vers 918-920). Une référence à l'*iniquum regis imperium* se trouve aussi dans la tragédie *Medea* (*ibid.*, p. 125, vers 195-196).

foulé aux pieds n'est pas encore / parvenue à Argos, et déjà nous déplorons les terribles malheurs de la guerre. / Combien de sueur dans la poussière épaisse pour les chevaux / et pour les hommes ! Oh, fleuves, combien de sang affreux vous teindra, gonflés, de rouge !)¹³⁸

La même formule se trouve aussi au vers 360 du quatrième livre : à ce moment de l'histoire, les citoyens de Thèbes viennent de recevoir la nouvelle que l'immense armée des sept chefs guidée par Adraste s'est mise en marche vers leur pays. Les préparatifs de guerre commencent alors, mais les citoyens n'ont aucune ardeur guerrière (IV, 352 : *deiecti [...] sine mente*, « prostrés [...] sans conviction » ; IV, 356 : *Bellator nulli caluit deus*, « Mars n'échauffait aucun d'entre eux »), et même les structures défensives de Thèbes sont en train de s'écrouler :

*Ipsa vetusto
moenia lapsa situ magnaëque Amphionis arces
iam fessum senio nudant latus, et fide sacra
aequatos caelo surdum atque ignobile muros
firmat opus.*

(« Les remparts mêmes / de Thèbes sont rongés par la vétusté, les grandes tours d'Amphion / ouvrent leur flanc épuisé par l'âge ; un travail muet / et sans gloire raffermir ces murs qu'une lyre divine avait élevés / jusqu'au ciel. »)¹³⁹

Les autres villes de la Béotie sont prêtes à se battre, mais c'est surtout pour se venger et pour aider leurs alliés thébains, certainement pas par fidélité à Étéocle, dont la voracité insatiable est manifestée ici par une autre mémorable métaphore animale :

*Tamen et Boeotis urbibus ultrix
adspirat ferri rabies, nec regis iniqui
subsídio quantum socia pro gente moventur.
Ille velut pecoris lupus expugnator opimi,
pectora tabenti sanie gravis hirtaque saetis
ora cruentata deformis hiantia lana,
decedit stabulis huc illuc turbida versans
lumina, si duri comperta clade sequantur
pastores, magnique fugit non inscius ausi.*

(« Cependant, une rage vengeresse inspire les villes / de Béotie, et ce n'est pas pour soutenir un roi injuste, / mais plutôt par attachement pour une nation alliée, qu'elles courent aux armes. /

¹³⁸ *Théb.* III, 206-211.

¹³⁹ *Théb.* IV, 356-360.

[Étéocle,] lui, est comme un loup qui vient de forcer un gras troupeau : / la poitrine chargée d'un sang putride, la gueule / hérissée, béante, et souillée de lambeaux de laine ensanglantée, / il sort de la bergerie, roulant çà et là ses yeux / troublés, pour voir si les farouches bergers ne le poursuivent pas, une fois découvert / le massacre ; et il fuit, conscient de l'énormité qu'il a osé commettre. »¹⁴⁰

Il est évident qu'Étéocle néglige toutes les tâches qui, si l'on adopte le point de vue de *DDAS* et des *Proverbia Grecorum*, constituent les premiers devoirs d'un roi juste : en particulier, il ne fait rien pour défendre son peuple des ennemis¹⁴¹, et il montre au contraire envers lui la voracité d'un loup¹⁴² ; il n'est donc pas surprenant que même ses propres sujets murmurent contre lui¹⁴³. De plus, dans une autre section du quatrième livre, Étéocle, comme Saül dans la Bible (1 Samuel 28:3-19) et Conaire dans *Togail Bruidne Da Derga*¹⁴⁴, consulte Tirésias pour connaître le futur qui l'attend, et le voyant aveugle accomplit ensuite pour le roi un obscur rituel de nécromancie (*Théb.* IV, 406-645)¹⁴⁵ : nous avons peut-être ici un parallèle de plus avec *DDAS*, où l'on décrète qu'un roi juste 'ne doit pas écouter les superstitions des magiciens, des augures et des sorcières » (*Iustitia vero regis est [...] magorum et hariolorum et pythonissarum superstitionibus non intendere*)¹⁴⁶.

Alors qu'il n'est certainement pas question de postuler une influence de la *Thébaïde* sur *DDAS* ou sur les *Proverbia Grecorum* (où les modèles sont essentiellement bibliques et, peut-être, dans une certaine mesure préchrétiens), il est au contraire envisageable qu'un lecteur

¹⁴⁰ *Théb.* IV, 360-368.

¹⁴¹ *Iustitia vero regis est [...] aduenis et pupillis et uiduis defensorem esse, [...] patriam fortiter et iuste contra aduersarios defendere* (« La justice du roi veut dire [...] être le défenseur des habitants, des enfants et des veuves, [...] défendre avec force et justice la patrie contre les ennemis ») : *DDAS*, éd. HELLMANN, 1909, p. 51.

¹⁴² Dans les *Proverbia Grecorum*, parmi les « sept bouches où l'on ne trouve aucun genre de miséricorde » (*septem sunt ora in quibus nusquam genus misericordiae repertum est*), nous trouvons aussi *os crudelis regis populos prostrantis* (« la bouche d'un roi cruel qui oppresse les peuples ») ; de plus, *infernus presens et vorax rex impius et iniquus* (« un roi impie et injuste est un enfer vorace sur terre ») : éd. SIMPSON, 1987, p. 14, § 54.

¹⁴³ *Qui uero regnum secundum hanc legem non dispensat, multas nimirum aduersitates imperii tolerat. Idcirco enim saepe pax populorum rumpitur et offendicula etiam de regno suscitantur* (« Celui qui ne gouverne pas son royaume selon cette loi, doit sans doute faire face à plusieurs adversités contre son pouvoir : par conséquent, la paix des peuples est souvent détruite, et des critiques se lèvent contre son règne ») : *DDAS*, éd. HELLMANN, 1909, p. 52. Pour l'interprétation du terme *offendicula* – qui signifie généralement « obstacle » – dans le sens plus spécifique de « critiques », voir la traduction de ce passage dans FOMIN, 2009b, p. 169 : « scandals are stirred up concerning his reign ». Selon *AM*, § 59, les critiques du peuple envers leur propre roi indiquent que celui-ci ne peut pas être un *firflaith* : *ni firflaith nad niamat bi bendachtnaib* (« celui que les vivants ne glorifient pas de bénédictions n'est pas un vrai souverain ») : éd. KELLY, 1976, p. 18 ; trad. AHLQVIST, 1984, p. 161.

¹⁴⁴ Éd. KNOTT, 1936, p. 16, lignes 535-379.

¹⁴⁵ Le parallèle entre l'épisode biblique et celui du *Togail* a été proposé par O'CONNOR, 2013, p. 258-259, qui observe que « both [episodes] take place during the night before the battle in which the king is to be killed » ; cet élément est typologiquement comparable au fait qu'Étéocle consulte Tirésias juste avant le début de la guerre pendant laquelle il sera tué.

¹⁴⁶ *DDAS*, éd. HELLMANN, 1909, p. 51. Il est intéressant de remarquer que la mention de *magi* et de *harioli* dans *DDAS* correspond exactement, du point de vue lexical, à 1 Samuel 28:3 (*et Saul abstulit magos et ariolos de terra*), ce qui renforce le lien entre la section de *DDAS* relative à la royauté et l'épisode biblique du roi Saül.

perspicace ait pu remarquer les nombreux parallèles – à la fois lexicaux et thématiques – qui existent entre les textes hiberno-latins concernant l'idéologie royale et le poème de Stace. D'ailleurs, la lecture de certains *scholia* à la *Thébaïde* que l'on trouve dans le commentaire de Placidus (qui, dans la grande majorité des cas, fournit des paraphrases, des notes de grammaire ou bien des informations mythologiques, géographiques, etc.)¹⁴⁷ aurait pu encourager l'utilisation du poème dans le contexte de l'élaboration d'un discours portant sur la notion de royauté idéale (et de son contraire), comme ces exemples le suggèrent :

ad Théb. I, 139-140 : SIC IVRE MALIGNO / FORTVNAM TRANSIRE IVBENT, iniqua commutatione felicitatem imperii exilii infelicitate commutant. (« AINSI, AVEC UNE LOI PERFIDE, ILS ORDONNENT AU SORT DE CHANGER : par un retournement injuste, [Étéocle et Polynice] échangent la prospérité du pouvoir contre le malheur de l'exil. »)¹⁴⁸

ad Théb. I, 150-151 : SED NVDA POTESTAS / ARMAVIT FRATRES, PVGNA EST DE PAVPERE REGNO, Eteocli et Polynici, qui civilia bella gesserunt, dicit non esse idoneum regnum, propter quod fratres odia suscitaverunt. (« MAIS LE SIMPLE [DÉSIR DU] POUVOIR / ARMA LES DEUX FRÈRES, [ET] LE PRIX DU COMBAT EST UN PAUVRE ROYAUME : ici [le poète] dit que le règne d'Étéocle et Polynice, qui menèrent une guerre civile, n'était pas approprié, et c'est à cause de cela que les deux frères suscitérent de la haine. »)¹⁴⁹

ad Théb. I, 707-708 : QVIS LETIFER ANNVS / QVAE MVTENT SCEPTRA COMETAE, letifer annus multa complexus est, famem, morbum, immutationemque regnorum. Quae mala, etsi diversis modis distincta sunt, unius tamen pestilentis anni esse noscuntur. (« QUELLE ANNÉE SERA FATALE, / QUELLES COMÈTES CHANGERONT LES TRÔNES : une année fatale comprend de nombreux phénomènes – famine, maladie, changement de règne. Ces maux, bien qu'ils diffèrent les uns des autres de plusieurs façons, peuvent toutefois être reconnus comme les traits d'une même année pestilentielle. »)¹⁵⁰.

argumenta du livre III : *De [...] regis iniustitia* (« Au sujet de l'injustice du roi »)¹⁵¹.

¹⁴⁷ À ce propos, voir BATTLES, 2004, p. 2-4.

¹⁴⁸ Éd. SWEENEY, 1997, p. 22.

¹⁴⁹ Éd. SWEENEY, 1997, p. 23.

¹⁵⁰ Éd. SWEENEY, 1997, p. 85-86. Ce *scholium* est particulièrement important, puisqu'il lie explicitement l'instabilité du règne, causée par un changement de souverain, à des phénomènes d'ordre cosmique comme la famine et la peste : ces deux éléments correspondent bien à la mention de *mortlithi* (« peste ») et de *márlóchet* (« grands coups de foudre ») dans *AM*, § 12, surtout si l'on interprète les « grands coups de foudre » comme une *pars pro toto* pour les phénomènes atmosphériques qui peuvent affecter la récolte. En effet, *DDAS* inclut parmi les phénomènes provoqués par un règne injuste les *tempestates aeris* (« tempêtes de l'air ») et les *hiemisperia turbata* (« cieux troublés »), qui « empêchent la fécondité de la terre » (*terrarum fecunditatem [...] prohibent*), ainsi que les *fulminum ictus*, des « coups de foudre » qui « brûlent les récoltes » (*segetes [...] exurunt*) ; éd. HELLMANN, 1909, p. 52.

¹⁵¹ Éd. SWEENEY, 1997, p. 171.

ad Théb. XI, 499 : *REX IMPIUS Eteocles* (« UN ROI IMPIE, [c'est-à-dire] Étéocle »)¹⁵².

Il a souvent été soutenu que le contenu des textes hiberno-latins comme *DDAS* dépend en grande partie de l'idéologie préchrétienne du *fír flathemon* telle qu'on la trouve formulée dans les *specula* vernaculaires, dont *AM* est sans doute le spécimen principal¹⁵³ ; toutefois, Ralph O'Connor a justement observé que « the evidence could be read in either direction », puisque *DDAS* « is older than *Audacht Morainn* in their extant forms¹⁵⁴ ». Dans ce cadre, il n'est pas impensable que l'auteur – ou les auteurs, réviseur(s), interpolateur(s), etc. – d'*AM* ai(en)t connu *DDAS* (ou des textes de contenu similaire) et qu'il(s) ai(en)t donc pu en adopter certains aspects¹⁵⁵. Si cela s'avère, nous pouvons raisonnablement supposer qu'un lettré déjà familier avec des concepts tels que *iustitia regis*, *rex iniquus*, etc. (de provenance préchrétienne possible, mais en tout cas intégrés par l'auteur de *DDAS* dans un contexte explicitement chrétien) aurait pu trouver leurs « équivalents » gréco-romains dans la *Thébaïde*, et peut-être dans d'autres textes classiques comme la quatrième églogue de Virgile (ainsi que dans les commentaires associés à ces œuvres)¹⁵⁶.

Le thème de l'inceste et les *exempla* royaux

¹⁵² Éd. SWEENEY, 1997, p. 631.

¹⁵³ Voir, par ex. : KELLY, 1976, p. xv ; HENRY, 1982, p. 46-47 ; MOORE, 1996, p. 311-312 ; FOMIN, 1999, p. 170 ; GRIGG, 2010, p. 30.

¹⁵⁴ O'CONNOR, 2013, p. 282.

¹⁵⁵ Il peut être utile de signaler ici que FOMIN, 1999, p. 164-165, a suggéré qu'un passage de *Críth Gablach* pourrait avoir été influencé par *DDAS*.

¹⁵⁶ Nous pouvons proposer ici un parallèle ultérieur (bien qu'un peu plus vague, à vrai dire) entre la *Thébaïde* et une section d'*AM* souvent vue comme préservant un élément culturel de possible dérivation indo-européenne (voir WAGNER, 1970, p. 14-18 ; KELLY, 1976, p. 33-34 ; SAYERS, 1985, p. 161 ; FOMIN, 1999, p. 171-174). *AM*, § 22 offre en effet une métaphore complexe où le règne est comparé à la conduite d'un char : *Ardosécath arid sencharpait. Ar nicon-chotli are senfónnith. Remi-déci, tarmo-déci, tair sceo desiul sceo túaithbiul. De-éci, im-dích, im-dídnathar, arna bó co foill na forráin fonnath fod-rethat* (« Qu'il observe le conducteur d'un ancien char, car le conducteur d'une ancienne roue [= ancien char] ne dort pas. Il regarde en avant, il regarde en arrière, en face et à droite et à gauche. Il regarde, il défend, il protège, afin de ne pas casser par négligence ou par violence les jantes qui courent sous lui » [ou bien *arnap co faill na forráin fondaith fot-rethat*, « afin que ce ne soit par négligence ou violence que les jantes courent sous lui » : voir KELLY, 1976, p. 8-9 et 35 ; AHLQVIST, 1984, p. 156-157]). La *Thébaïde* présente une longue section (VI, 301-530) concernant une course de chars qui a lieu à l'occasion des jeux funéraires en l'honneur de l'enfant Archemorus ; Adraste, le vieux beau-père de Polynice, permet à son gendre de conduire le char tiré par son cheval Arion, descendant de Neptune, et il lui enseigne (316-320) à le conduire avec modération, puisque Arion « ira de lui-même », et même plus que Polynice ne le voudra (320 : *ille ibit, minus ipse volēs*). Mais le cheval a horreur de son conducteur (424-426), et Polynice, dans sa soif malsaine de victoire, perd le contrôle du char comme un timonier qui renonce à contrôler son bateau (450-453), et tombe (504-510). Cette course peut être vue comme une métaphore de l'entière guerre de Thèbes, ce qui est suggéré par le texte lui-même, au vers 456-458, ainsi que par le commentaire de Placidus, *ad IV*, 369-370 (SWEENEY, 1997, p. 412) : dans ce cadre, le char et le cheval Arion pourraient être interprétés comme des métaphores du pouvoir royal, dont Polynice n'est pas digne (voir aussi MILES, 2011, p. 229-233).

Évidemment, en raison de la nature composite d'*AM*, il est impossible de dire si les influences proposées ci-dessus concernent l'ensemble du texte ou bien seulement certaines sections (surtout celles hypothétiquement plus tardives). Cependant, il y a au moins un parallèle ultérieur avec le cycle thébain qui concerne spécifiquement la contextualisation narrative que l'on trouve dans la section introductive d'*AM* (§ 1), composée peut-être, comme nous l'avons vu, au IX^e siècle. Voici la version attestée dans la recension B¹⁵⁷ :

Incipit Audacht Morainn maic Moín do F̄eradach F̄ind F̄echtnach mac Craumthainn Niath Náir. Mac side ingine Lóith maic Deleraith di Chruthentúath. Bert a máthair ass ina brú iar ndíl Gund tigernae n-Érenn dona haithechthúathaib acht Feradach namá i mbrú a máthar. Doluid side iarum taris co slógaib ⁊ foídís Morann in n-audacht-so cucci.

« Ici commence le testament de Morann fils de Móen pour Feradach Find Fechnach fils de Crimthann Nia Náir. Celui-ci était le fils de la fille de Lóth, fils de Delerath, du peuple des Pictes. Sa mère l'emporta dans son ventre après le massacre par les peuples inférieurs de tous les nobles d'Irlande excepté Feradach seulement [qui était] dans le ventre de sa mère. [Feradach] partit ensuite au-delà avec des troupes, et Morann lui envoya ce testament. »

Comme on le voit, cette introduction est extrêmement concise ; elle fournit exclusivement un aperçu très général de l'histoire de Feradach et de la révolte des *aithechthúatha*, en donnant donc l'impression qu'elle se réfère à des personnages et à des épisodes déjà bien connus des lecteurs médiévaux irlandais : autrement dit, les détails de cette histoire semblent tenus pour acquis.

Pour obtenir plus d'informations concernant les origines et la vie du roi Feradach, nous devons tourner notre attention vers le célèbre *Lebor Gabála Érenn (LGÉ)*, le « Livre de la Prise de l'Irlande ». Alors que les recensions de ce texte complexe disponibles aujourd'hui remontent à une compilation qui peut être datée approximativement du XI^e siècle, Olivier Szerwiniack a néanmoins montré que certaines gloses vieil-irlandaises à Orose impliquent la connaissance de matériaux textuels que l'on retrouve dans *LGÉ*¹⁵⁸, ce qui suggère que le processus de formation de ce texte était déjà en cours bien avant le XI^e siècle.

LGÉ confirme l'identité de l'homme que la préface d'*AM* indique comme étant le père de Feradach : le roi Crimthann Nia Náir. À son tour, celui-ci était né de l'union incestueuse de son père Lugaid Ríab nDerg avec sa propre mère Clothru, qui avait d'ailleurs déjà engendré Lugaid lui-même au travers d'un inceste commis avec ses frères, les trois *Findemna*, la nuit avant la bataille qu'ils engagèrent contre leur père Eochu Feidlech (et où ils

¹⁵⁷ Éd. KELLY, 1976, p. 2 ; trad. AHLQVIST, 1984, p. 155, avec quelques remaniements.

¹⁵⁸ Voir SZERWINIACK, 1993, p. 18-19, et 1995 ; voir aussi CAREY, 1994a.

moururent)¹⁵⁹. Certains passages de *LGÉ* suggèrent que le règne de Lugaid – un personnage souvent décrit de façon positive dans les sources irlandaises¹⁶⁰ – fut accompagné de signes potentiellement néfastes : à l’occasion de la cérémonie de sélection du roi, Cú Chulainn, père adoptif de Lugaid¹⁶¹, cassa avec son épée la *Lia Fáil*, la pierre qui était restée muette sous les pieds de Lugaid, alors qu’elle aurait normalement dû crier en se trouvant sous le haut-roi légitime d’Irlande (même si la conclusion de ces passages s’empresse d’expliquer que le silence de la pierre était dû à la naissance du Christ le même jour, ce qui mit fin au pouvoir des idoles)¹⁶². De plus, pendant le règne de Lugaid « le débordement du Loch nEchach, c’est-à-dire “l’étang d’urine”, eut lieu », ainsi que le débordement du Loch Rib (et l’incendie de Rome !)¹⁶³. Quant à son fils Crimthann, il s’empara du pouvoir en tuant son prédécesseur Conchobar Abrat-Ruad (dont nous ne savons que très peu de choses, sinon qu’il régna pendant seulement un an), et son règne dura jusqu’à sa mort, survenue après une aventure magique entreprise en compagnie de Nár, un personnage surnaturel¹⁶⁴.

Dans l’hypothèse où ces récits étaient déjà en circulation pendant la période vieil-irlandaise (ce qui n’est pas certain, mais du moins possible), on peut se demander si la présence importante du thème de l’inceste chez les descendants d’Eochu Feidlech (surtout l’union de Lugaid avec sa mère et les mauvais auspices parfois associés à son règne) n’aurait pas pu encourager ultérieurement une comparaison directe entre ces rois de l’Irlande préchrétienne et les personnages du cycle thébain¹⁶⁵, favorisant ensuite l’établissement de correspondances, par exemple entre Lugaid et Edipe, ou Crimthann et Polynice¹⁶⁶. Toutefois,

¹⁵⁹ Voir MACALISTER, 1938-1956, vol. V, p. 302-305 (§ 587) ; voir aussi O’NEILL, 1905, p. 174-175.

¹⁶⁰ Voir, par exemple, les sources mentionnées dans EDEL, 2009, p. 50-51.

¹⁶¹ Lugaid est également le destinataire des enseignements de Cú Chulainn dans *Bríathartheosc Con Culainn*, au sujet duquel voir FOMIN, 2009a.

¹⁶² Voir MACALISTER, 1938-1956, vol. IV, p. 112-113, 144-145 et 174-175 (§ 309, 326, 361).

¹⁶³ Voir MACALISTER, 1938-1956, vol. V, p. 302-305 (§ 585) : *Is na aimsir beōs tomaidm Lacha Eachach, i. lind muine, tar Liath-Muine, 7 tomaidm Lacha Rib for Mag nAirbthean ; 7 loscad Rōma na rē.*

¹⁶⁴ Voir MACALISTER, 1938-1956, vol. V, p. 302-305 et 324-325 (§ 587, 594bis). Crimthann était le personnage principal d’un récit malheureusement perdu, *Echtrae Crimthainn Nia Nár*.

¹⁶⁵ Dans un article concernant l’inceste dans la littérature irlandaise médiévale, Doris Edel a montré que les textes légaux irlandais semblent avoir à cet égard une attitude plus « libérale » que le droit canonique continental ; néanmoins, elle observe que l’inceste est défini comme un *anfír* (« injustice ») dans *Aided Medba* (EDEL, 2009, p. 50). De plus, dans le texte moyen-irlandais *Tucait Indarba na nDéssi* (« La cause de l’expulsion des Déssi »), l’inceste commis par Coirpre Músc mac Conaire avec sa sœur est appelé *gó na flatha*, « injustice du souverain », et il s’agit d’un péché qui affecte négativement les récoltes (*ibid.*, p. 54-55).

¹⁶⁶ Même si nous ne savons que très peu de choses au sujet du règne de Crimthann, et pratiquement rien à propos des circonstances qui le portèrent à tuer son prédécesseur, il est peut-être significatif que son règne ait été suivi directement par la révolte des *aithech-thúatha* contre les nobles d’Irlande (qui, au moins dans l’introduction à *AM*, ne présente aucun lien avec le règne injuste de Cairpre Cenn Cait, personnage central des versions plus tardives de cette histoire, contenues par exemple dans *Bruiden Meic Da Réo*, *Scéla ar Chairbre Cinn Cait*, et les « Annales des Quatre Maîtres » pour l’année 10 apr. J.-C. ; voir O’DONOVAN, 1848-1851, vol. 1, p. 94-97, et O’CONNOR, 2006). Est-ce une conséquence (quoique indirecte) du péché d’inceste commis par Lugaid ? En effet, une section de *DDAS* énonce que « l’injustice du roi ne jette pas d’ombre seulement sur le

étant donné la pénurie de détails narratifs (comme *AM*, *LGÉ* ne semble donner ici que de brefs résumés d'histoires plus complexes), il ne serait bien sûr pas sage de pousser trop loin ce qui reste fondamentalement un *argumentum ex silentio*.

Ce que nous pouvons affirmer avec plus de sûreté, en guise de conclusion à cette tentative de réponse à la question « pourquoi Stace ? », c'est que la *Thébaïde* offrait un inventaire particulièrement riche d'*exempla* royaux : un grand nombre de personnages, de thèmes et d'histoires du monde païen tout à fait pertinents et donc utilisables dans le contexte de l'adaptation d'anciennes formes d'idéologie royale aux exigences politiques contemporaines¹⁶⁷. Après tout, l'une des différences les plus frappantes entre les *specula* vernaculaires irlandais et leurs contreparties continentales de l'époque carolingienne est que les premiers sont presque toujours contextualisés dans le passé plus ou moins mythique d'une Irlande archaïque, souvent préchrétienne¹⁶⁸, tandis que les secondes sont dans la plupart des cas adressées à des destinataires bien réels et contemporains¹⁶⁹. Comme cela a été bien synthétisé par O'Connor, dans l'Irlande médiévale, « messages of royal accountability and the worldly consequences of success and failure were conveyed to kings and nobles by Irish churchmen using the subtler means of presenting such ideology as the wisdom of the ancients¹⁷⁰ ».

Plusieurs celtisants ont montré que l'Ancien Testament mettait à disposition une véritable mine de modèles et de sources d'inspiration pour la création d'un « Ancien Testament irlandais », c'est-à-dire la recontextualisation, ou même la recréation, de certaines

visage du règne présent, mais aussi sur ses enfants et ses petits-enfants [ou “descendants”], afin qu'ils ne puissent pas hériter du règne après lui » (*regis iniustitia non solum praesentis imperii faciem fuscatur, sed etiam filios suos et nepotes, ne post se regni hereditatem teneant, obscuratur* : éd. HELLMANN, 1909, p. 52), ce qui correspond à la conclusion de la section concernant le *tarbhflaith* dans la recension A et L¹ d'*AM* § 62, où toutefois – il est important de le souligner – la « malédiction » ne semble tomber que sur les enfants du roi (les petits-enfants ou les descendants plus éloignés n'étant pas mentionnés). Dans ce contexte, il est peut-être aussi révélateur que l'homme destiné à restaurer le *fír flathemon* après le règne illégitime des *aithech-thúatha*, c'est-à-dire Feradach Find Fechnach (le destinataire d'*AM*), se trouve encore dans le ventre de sa mère au moment du massacre des nobles d'Irlande qui, selon *Bruiden Meic Da Réo*, opprimaient leurs sujets (voir O'CONNOR, 2006, p. 126) : de ce fait, Feradach n'est, pour ainsi dire, « entaché » ni par la tyrannie exercée par les nobles, ni par le crime commis par les « peuples inférieurs » (potentiellement causé par l'impiété de Lugaid ?), usurpateurs et profanateurs de l'ordre naturel.

¹⁶⁷ O'CONNOR, 2006, p. 142-143, a bien montré comment, pendant la période moyen-irlandaise, l'histoire de la révolte des *aithech-thúatha* est l'objet de nombreux remaniements et réélaborations qui, loin d'être de simples exercices d'érudition, expriment des significations politiques, sociales, etc., d'intérêt tout à fait contemporain ; il nous semble que ce même point de vue pourrait être appliqué assez aisément à la réutilisation du matériel narratif classique.

¹⁶⁸ Par exemple, *Bríathartheosc Con Culainn* contient les enseignements de Cú Chulainn pour Lugaid Ríab nDerg ; *Tecosca Cormaic* contient les maximes de sagesse du roi Cormac mac Airt ; le titre *Senbríathra Fíthail* attribue clairement le contenu de ce texte au vieux juge du roi Cormac, Fíthail.

¹⁶⁹ Par exemple, Cathwulf adressa sa lettre à Charlemagne ; la *Via Regia* de Smaragdus fut probablement écrite pour Louis le Pieux ; les *specula* de Sedulius Scottus et Hincmar de Rheims furent écrits pour Charles le Chauve.

¹⁷⁰ O'CONNOR, 2013, p. 284-285.

traditions natives sous une forme compatible avec la loi Mosaique et le message chrétien, dont elles venaient à constituer une préfiguration ou une anticipation ; ce n'est d'ailleurs certainement pas un hasard que Morann lui-même soit représenté dans un certain nombre de textes comme le deuxième homme d'Irlande – parfois même le premier – à croire au Christ avant l'arrivée de saint Patrick¹⁷¹.

Toutefois, l'Ancien Testament n'était pas le seul modèle disponible, et les écrivains classiques avaient aussi un rôle à jouer dans cette entreprise, pour au moins trois bonnes raisons : (1) leurs œuvres fournissaient une immense mine d'informations essentielles à la compréhension de l'ethnogenèse et de l'histoire des peuples du monde avant la venue du Christ¹⁷² ; (2) comme nous l'avons vu, quelques-uns d'entre eux (Virgile *in primis*) avaient été capables d'anticiper – sans le savoir – certaines vérités du christianisme¹⁷³ ; (3) la supériorité formelle perçue dans les œuvres classiques offrait aux lettrés irlandais un répertoire pratiquement infini de structures narratives, de métaphores, de figures rhétoriques, etc. : toute une phraséologie, donc, un nouveau métalangage que l'on pouvait imiter ou bien intégrer aux autres « ingrédients » indispensables du discours érudit en langue vernaculaire, c'est-à-dire les récits et les traits stylistiques de l'héritage traditionnel, et les enseignements de la littérature chrétienne (biblique et patristique).

Conclusions

¹⁷¹ Voir MCCONE, 1990, p. 73 et 142 (« the ascription of Christian or biblical sentiments to Morann and Cormac [mac Airt] well before Patrick's mission is not [...] an anachronism but reflects their acknowledged status as pre-Patrician figures who believed in the one God and had access to basic divine truths such as Mosaic Law and Paul's teaching ») ; O'CONNOR, 2006, p. 133. Ainsi que McCone l'a montré, la représentation de certaines traditions irlandaises (surtout légales) comme étant compatibles avec plusieurs aspects de l'Ancien Testament, et donc aussi avec le message chrétien au sens large, se trouve déjà dans le prologue pseudo-historique à la collection de textes légaux connue sous le nom de *Senchas Már*, composée vers le début du VIII^e siècle (MCCONE, 1986b, et 1990, p. 96-99 ; au sujet de ce texte, voir aussi CAREY, 1994b ; SCOWCROFT, 2003). En tant que juge, Morann appartient à l'un des trois ordres qui, selon ce prologue, pouvaient parler avec autorité avant l'arrivée de saint Patrick (les deux autres sont les historiens et les poètes) : voir CAREY, 1994b, p. 12 et 19, § 9).

¹⁷² Le manque d'une séparation nette entre l'épopée – classique et irlandaise – et l'histoire dans la perspective des lettrés de l'Irlande médiévale a été soulignée par plusieurs chercheurs : voir, par exemple, POPPE, 1995 ; CLARKE, 2009, p. 240-241 et 244-246 ; MILES, 2011, p. 95-99.

¹⁷³ Cette motivation peut aussi concerner la réception de l'œuvre de Stace au Moyen Âge : « [An] aspect of Statius' importance to the medieval audience involves his status, along with Vergil and Ovid, as a pagan authority on morality and ethics. In the medieval *accessus* tradition [...], Statius emerges as a virtuous, upstanding figure who composed his *Thebaid* in order to instruct rulers on good governance » (BATTLES, 2004, p. 6). Dans ce contexte, il est aussi intéressant de remarquer que l'autorité morale de certains rois païens, capables de guider les peuples sur la voie du *ius naturale*, est reconnue explicitement par Isidore, *Sententiae*, III, 47, § 1 : *et in gentibus principes regesque electi sunt, ut terrore suo populos a malo coercerent, atque ad recte vivendum legibus subderent* (« Même chez les païens, des princes et des rois ont été élus afin qu'ils éloignent les peuples du mal par la terreur, et qu'ils les soumettent à une vie juste par les lois » ; Isidore de Séville, éd. CAZIER, 1998).

Comme on le sait, il est extrêmement difficile de *prouver* la présence d'une certaine influence textuelle, sauf dans les cas où l'on trouve des similarités lexicales tellement fréquentes et exactes qu'elles permettent une véritable *Quellenforschung*. Néanmoins, la force cumulative des arguments présentés dans les pages précédentes semble suggérer que la *Thébaïde* ait pu contribuer au processus de formation des recensions d'*AM* qui nous sont parvenues, du moins dans ses phases les plus tardives. En particulier, les thèses suivantes ont été avancées :

1. Plusieurs éléments (tradition manuscrite, parallèles intertextuels, etc.) indiquent que le poème de Stace, et peut-être aussi les *scholia* associés à cette œuvre, étaient probablement déjà connus en Irlande pendant le haut Moyen Âge, donc bien avant la production des grandes traductions vernaculaires liées au cycle thébain, qui datent de la période moyen-irlandaise.

2. La section d'*AM* concernant le *tarbflaith* pourrait constituer une addition relativement tardive (IX^e siècle ?) à une liste tripartite préexistante des différents types de souverain ; celle-ci pourrait à son tour être un ajout au texte d'origine, qui date approximativement de la fin du VII^e/début du VIII^e siècle.

3. Compte tenu des deux éléments précédents, il est possible que le composé *tarbflaith* soit un calque direct du groupement *dux taurus* (et peut-être aussi *regnator iuvenus*) que l'on trouve dans la *Thébaïde*. Cette *imitatio* intentionnelle pourrait éventuellement être mise en rapport avec l'occurrence relativement fréquente de métaphores taurines dans la littérature narrative vernaculaire, où elles apparaissent parfois dans le contexte d'une critique ecclésiastique envers les aspects les plus agressifs et paganisants de l'idéologie royale traditionnelle (le taureau incarnant la virilité et la force, mais aussi la violence aveugle et la soif de pouvoir).

4. Plusieurs facteurs pourraient avoir encouragé l'utilisation directe de l'œuvre de Stace dans ce contexte : (a) *in primis*, la *Thébaïde* fournit de nombreux *exempla* négatifs concernant la royauté (Étéocle et Polynice en sont les plus évidents) ; (b) ce poème utilise un lexique qui invite à une comparaison directe avec le langage de certains *specula principum* hiberno-latins (surtout *DDAS*), la formule *rex iniquus* (pratiquement unique dans le panorama de la littérature latine païenne) en étant le cas plus significatif ; (c) de façon plus spéculative, on peut penser que la présence du thème de l'inceste dans l'histoire de Lugaid Ríab nDerg, père de Crimthann Nia Náir (dont le règne est suivi de la révolte des *aithech-thúatha*) et grand-père de Feradach Find Fechtach, ait pu contribuer à l'institution d'un parallèle

historico-narratif entre cette dynastie irlandaise du passé païen et la descendance maudite d'Œdipe.

Outre ces rapprochements avec la *Thébaïde*, nous avons aussi proposé que la formulation de l'idéologie royale telle qu'elle est exprimée dans *AM* puisse avoir été influencée par la tradition hiberno-latine des commentaires à la quatrième églogue de Virgile, où l'on trouve : (1) un lien assez explicite entre le règne des Césars et la venue du *Christus rex* d'un côté, et la fertilité de la terre de l'autre ; (2) une personnification et une interprétation allégorique de la justice (*iustitia*), que l'on pourrait mettre en rapport avec le concept et les effets cosmiques du *fír flathemon*, la « justice du souverain ».

En s'ajoutant à la fusion inextricable entre traditions natives et modèles bibliques, l'influence des textes classiques païens vient donc enrichir ce qui a été appelé « l'Ancien Testament » d'Irlande¹⁷⁴ : l'union de ces éléments permettait aux lettrés médiévaux irlandais de fournir à la royauté chrétienne des bases anciennes honorables, c'est-à-dire des fondations idéologiques bâties, avant la venue du Christ, à la fois par les patriarches et les prophètes de la Bible, par les écrivains les plus admirés parmi les *gentiles* romains (Stace, et encore plus Virgile), et par les hommes les plus sages de l'Irlande archaïque, tels que le juge Morann, au sujet duquel le texte moyen-irlandais *Tréide cétna labratar iarna genemain* (« Les trois premiers qui parlèrent après leur naissance ») n'hésite pas à déclarer :

Is he Morand cetduine ro-chreit do Dia i nd-Erind tria feghadh na nduille ⁊ tria deagthuigsin fein.

(« Morann est le premier homme d'Irlande qui crut en Dieu, grâce à sa contemplation des créatures et à sa bonne intelligence. »)¹⁷⁵

Jacopo BISAGNI

Discipline of Classics

National University of Ireland, Galway

Galway (République d'Irlande)

jacopo.bisagni@nuigalway.ie

¹⁷⁴ Voir McCONE, 1990, p. 97.

¹⁷⁵ Éd. THURNEYSSEN, 1936, p. 195, 197. Cette phrase se trouve dans la version de ce récit préservée dans le *Yellow Book of Lecan* (Dublin, Trinity College, MS H.2.16 [1318]), alors que la section correspondante est malheureusement perdue dans la copie attestée dans le Livre du Leinster. Pour une datation de ce texte au XI^e ou XII^e siècle, voir THURNEYSSEN, 1918, p. 272.

Formatted: French (France)

Formatted: French (France)

BIBLIOGRAPHIE

Sources

- Augustin, éd. PETSCHENIG, 1909 : *Sancti Augustini Contra Cresconium grammaticum et Donatistam libri quattuor*, éd. Michael Petschenig, Vienne, CSEL (CSEL, 52), 1909.
- Augustin, éd. DEKKERS et FRAIPONT, 1956 : *Sancti Aurelii Augustini Enarrationes in Psalmos*, éd. Eligius Dekkers et Johannes Fraipont, Turnhout, Brepols (CCSL 38-40), 1956.
- Augustin, éd. SIMONETTI, 1994 : Sant'Agostino, *L'istruzione cristiana*, éd. Manlio Simonetti, Milan, Fondazione L. Valla / Mondadori, 1994.
- BAYLESS et LAPIDGE, 1998 : *Collectanea Pseudo-Bedae*, éd. Martha Bayless et Michael Lapidge, Dublin, DIAS, 1998.
- BUGGE, 1905 : *Caithreim Cellachain Caisil : The Victorious Career of Cellachan of Cashel, or The Wars between the Irishmen and the Norsemen in the Middle of the Tenth Century. The Original Irish Text*, éd. et notes Alexander Bugge, Christiania, Gundersen, 1905.
- CALDER, 1922 : *Togail na Tebe : The Thebaid of Statius*, éd. et trad. George Calder, Cambridge, Cambridge University Press, 1922.
- CAREY, 1994b : Carey, John (éd.), « An edition of the pseudo-historical prologue to the *Senchas Már* », *Ériu*, 45, 1994, p. 1-32.
- GEYMONAT, 1973 : Geymonat, Mario (éd.), *P. Vergili Maronis Opera*, Turin, Paravia, 1973.
- Gildas, éd. WINTERBOTTOM, 1978 : Gildas, *The ruin of Britain, and other works*, éd. et trad. Michael Winterbottom, Londres, Phillimore, 1978.
- Grégoire I^{er}, éd. ADRIAEN, 1979-1985 : *S. Gregorii Magni Moralia in Iob*, éd. Marc Adriaen, Turnhout, Brepols (CCSL, 143, 143A et 143B), 1979-1985.
- HAGEN, 1867 : *Scholia Bernensia ad Vergili Bucolica atque Georgica*, éd. et préf. Hermann, Leipzig, B. G. Teubner, 1867.
- HELLMANN, 1906 : Hellmann, Siegmund (éd.), « Sedulius Scottus, *Liber de rectoribus Christianis* », *Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, 1, 1, 1906, p. 1-91.
- HELLMANN, 1909 : Hellmann, Siegmund (éd.), « Pseudo-Cyprianus *De XII Abusivis Saeculi* », *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, 34, 1, 1909, p. 1-62.
- HERREN, 2011 : *The Cosmography of Aethicus Ister*, éd. Michael W. Herren, Turnhout, Brepols, 2011.
- Isidore de Séville, éd. LINDSAY, 1911 : *Etymologiarum Sive Originum Libri XX*, éd. Wallace M. Lindsay, Oxford, Clarendon Press, 1911.
- Isidore de Séville, éd. CAZIER, 1998 : *Isidori Hispalensis Sententiae*, éd. Pierre Cazier, Turnhout, Brepols (CCSL, 111), 1998.

- KEIL, 1855-1880 : *Grammatici Latini*, éd. et dir. Heinrich Keil, Leipzig, B. G. Teubner, 1855-1880, 8 vol.
- KELLY, 1976 : Kelly, Fergus (éd.), *Audacht Morainn*, Dublin, DIAS, 1976.
- KNOTT, 1936 : Knott, Eleanor (éd.), *Togail Bruidne Da Derga*, Dublin, DIAS, 1936.
- MACALISTER, 1938-1956 : *Lebor Gabála Éirenn. The Book of the Taking of Ireland*, éd. Robert Alexander Stewart Macalister, Londres, Irish Texts Society, 1938-1956, 5 vol.
- MAC MATHÚNA, 1985 : *Immram Brain : Bran's Journey to the Land of the Women*, éd. Séamus Mac Mathúna, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1985.
- MCCONE, 2000 : *Echtrae Chonnlaí and the Beginnings of Vernacular Narrative Writing in Ireland*, éd. Kim McCone, Maynooth, Department of Old and Middle Irish, National University of Ireland, 2000.
- O'DONOVAN, 1842 : *The Banquet of Dun na n-Gedh and the Battle of Magh Rath*, éd. John O'Donovan, Dublin, DIAS, 1842.
- O'DONOVAN, 1848-1851 : *Annála Ríoghachta Éireann : Annals of the kingdom or Ireland by the Four Masters*, éd. John O'Donovan, Dublin, Hodges & Smith, 1848-1851, 7 vol.
- Ó HAODHA, 1979 : Ó hAodha, Donncha (éd.), « The Irish version of Statius' *Achilleid* », *Proceedings of the Royal Irish Academy (Section C)*, 79, 1979, p. 83-138.
- O'NEILL, 1905 : O'Neil, Joseph (éd.), « *Cath Boinde* », *Ériu*, 2, 1905, p. 173-185.
- OROSE, éd. ZANGEMEISTER, 1882 : *Pauli Orosi Historiarum adversus Paganos libri VII*, éd. Karl Zangemeister, Vienne, apud C. Geroldi filium, 1882.
- Patrick, éd. HANSON et BLANC, 1978 : saint Patrick, *Confession et Lettre à Coroticus*, introd., texte critique, trad. et notes par Richard P. C. Hanson, avec la collaboration de Cécile Blanc, Paris, Éd. du Cerf (Sources Chrétiennes, 249), 1978.
- PL : *Patrologiae Cursus Completus : Series Latina*, éd. Jacques-Paul Migne, Paris, apud J.-P. Migne editorem, 1844-1866, 221 vol.
- Sedulius Scottus, éd. SIMPSON, 1988 : *Sedulii Scotti Collectaneum Miscellaneum*, éd. Dean Simpson, Turnhout, Brepols (CCCM, 67), 1988.
- Sedulius Scottus, éd. DYSON, 2010 : *De rectoribus Christianis (on Christian Rulers)*, éd. et trad. Robert W. Dyson, Woodbridge (Suffolk, GB) / Rochester (NY), Boydell Press, 2010.
- SENEQUE, éd. PEIPER et RICHTER, 1902 : *L. Annaei Senecae Tragoediae*, éd. Rudolf Peiper et Gustav Richter, Leipzig, B. G. Teubner, 1902.
- Stace, éd. MICOZZI, 2010 : Stazio, *Tebaide. Testo latino a fronte*, éd. Laura Micozzi, Milan, Mondadori, 2010.
- STOKES et STRACHAN, 1901-1903 : *Thesaurus Palaeohibernicus*, éd. Whitley Stokes et John Strachan, Cambridge, Cambridge University Press, 1901-1903, 2 vol.
- SWEENEY, 1997 : *Lactantii Placidi in Statii Thebaida commentum. Volumen I, Anonymi in Statii Achilleida commentum*, éd. Robert D. Sweeney, Stuttgart/Leipzig, B. G. Teubner, 1997.

- SZERWINIACK, 1993 : Szerwiniack, Olivier (éd.), « Un commentaire hiberno-latin des deux premiers livres d'Orose, *Histoires contre les païens* », *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 51, 1992-1993 [1993], p. 5-137.
- SZERWINIACK, 2007 : Szerwiniack, Olivier (éd.), « Un commentaire hiberno-latin des deux premiers livres d'Orose, *Histoires contre les païens* », *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 65, 2007, p. 165-207.
- THILO et HAGEN, 1881-1902 : *Servii Grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*, éd. Georg Thilo et Hermann Hagen, Leipzig, B. G. Teubner, 1881-1902, 3 vol.
- THURNEYSEN, 1916-1917 : Thurneysen, Rudolf (éd.), « Morands Fürstenspiegel », *Zeitschrift für celtische Philologie*, 11, 1916-1917, p. 56-106.
- THURNEYSEN, 1918 : Thurneysen, Rudolf (éd.), « Zur keltischen Literatur und Grammatik », *Zeitschrift für celtische Philologie*, 12, 1918, p. 271-289.
- THURNEYSEN, 1935 : *Scéla Mucce Meic Dathó*, éd. Rudolf Thurneysen, Dublin, DIAS, 1935.
- THURNEYSEN, 1936 : Thurneysen, Rudolf (éd.), « Die drei Kinder, die gleich nach ihrer Geburt sprachen », *Zeitschrift für celtische Philologie*, 20, 1936, p. 192-200.
- WASSERSCHLEBEN, 1874 : *Die irische Kanonensammlung*, éd. Hermann Wasserschleben, Giessen, [s. l.], 2^e éd. 1874.
- ZORZETTI et BERLIOZ, 2003 : *Premier Mythographe du Vatican*, texte établi par Nievo Zorzetti et traduit par Jacques Berlioz, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

Études

- AHLQVIST, 1994 : Ahlqvist, Anders, « Le Testament de Morann », *Études celtiques*, 21, 1984, p. 151-170.
- AITCHISON, 1994 : Aitchison, Nicholas B., « Kingship, society, and sacrality : rank, power, and ideology in Early Medieval Ireland », *Traditio*, 49, 1994, p. 45-75.
- ANTON, 1968 : Anton, Hans Hubert, *Fürstenspiegel und Herrscherethos in der Karolingerzeit*, Bonn, L. Röhrscheid (Bonner historische Forschungen, 32), 1968.
- ANTON, 1982 : Anton, Hans Hubert, « Pseudo-Cyprian, *De duodecim abusivis saeculi* und sein Einfluß auf den Kontinent, insbesondere auf die karolingischen Fürstenspiegel », in Löwe, H. (dir.), *Die Iren und Europa im früheren Mittelalter*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1982, vol. 2, p. 568-617.
- BATTLES, 2004 : Battles, Dominique, *The Medieval Tradition of Thebes : History and Narrative in the OF "Roman de Thèbes", Boccaccio, Chaucer, and Lydgate*, New York, Routledge, 2004.
- BENKO, 1980 : Benko, Stephen, « Virgil's Fourth Eclogue in Christian interpretation », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, Berlin/New York, De Gruyter, vol. II, 31, 1, 1980, p. 646-705.
- BHREATHNACH, 2014 : Bhreathnach, Edel, *Ireland in the Medieval World, AD 400-1000 : Landscape, Kingship and Religion*, Dublin, Four Courts Press, 2014.
- BINCHY, 1966 : Binchy, Daniel A., « *Bretha Déin Chécht* », *Ériu*, 20, 1966, p. 1-66.

- BISAGNI, 2009 : Bisagni, Jacopo, « The language and the date of *Amrae Coluimb Chille* », in Zimmer, S. (dir.), *Kelten am Rhein : Akten des dreizehnten Internationalen Keltologiekongresses (23. bis 27. Juli 2007 in Bonn)*, Mayence, P. von Zabern, 2009, vol. 2, p. 1-11.
- BONDARENKO, 2007 : Bondarenko, Grigory, « Conn Cétchathach and the image of ideal kingship in early medieval Ireland », *Studia Celtica Fennica*, 4, 2007, p. 15-30.
- BORN, 1933 : Born, Lester K., « The *specula principis* of the Carolingian Renaissance », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 12, 3, 1933, p. 583-612.
- BOYER, 1947 : Boyer, Blanche B., « Insular contribution to medieval literary tradition on the Continent », *Classical Philology*, 42, 4, 1947, p. 209-222.
- BREATNACH, 1994 : Breatnach, Liam, « An Mheán-Ghaeilge », in McCone, K., McManus, D., Ó Háinle, C., Williams, N., Breatnach, L. (dir.), *Stair na Gaeilge in ómós do Pádraig Ó Fiannachta*, Maynooth, Roinn na Sean-Ghaeilge, Coláiste Phádraig, 1994, p. 221-333.
- BREATNACH, 2012 : Breatnach, Liam, « Dinnseanchas Inbhear Chíochmhaine, *Trí comaccommail na Góedelge*, agus caibidil i stair litriú na Gaeilge », in Mac Cárthaigh, E., Uhlich, J. (dir.), *Féilscríbhinn do Chathal Ó Háinle*, Indreabhán, An Clóchomhar, 2012, p. 39-55.
- BREEN, 1987a : Breen, Aidan, « The evidence of antique Irish exegesis in Pseudo-Cyprian, *De duodecim abusivis saeculi* », *Proceedings of the Royal Irish Academy (Section C)*, 87, 1987, p. 71-101.
- BREEN, 1987b : Breen, Aidan, « Pseudo-Cyprian *De duodecim abusivis saeculi* and the Bible », in Ní Chatháin, P., Richter, M. (dir.), *Irland und die Christenheit : Bibelstudien und Mission*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1987, p. 230-245.
- BREEN, 2002 : Breen, Aidan, « *De XII Abusivis* : text and transmission », in Ní Chatháin, P., Richter, M. (dir.), *Irland und Europa im früheren Mittelalter : Texte und Überlieferung*, Dublin, Four Courts Press, 2002, p. 78-94.
- BYRNE, 1973 : Byrne, Francis John, *Irish Kings and High-Kings*, Londres, B. T. Batsford, 1973.
- CAREY, 1994a : Carey, John, *The Irish National Origin Legend : Synthetic Pseudohistory*, Cambridge, Department of Anglo-Saxon, Norse and Celtic, University of Cambridge (Quiggin Memorial Lectures, 1), 1994.
- CHARLES-EDWARDS, 2000 : Charles-Edwards, Thomas M., *Early Christian Ireland*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- CHARLES-EDWARDS, 2009 : Charles-Edwards, Thomas M., « Celtic kings : 'priestly vegetables' ? », in Baxter, S., Karkov, C. E., Nelson, J. L., Pelteret, D. (dir.), *Early Medieval Studies in Memory of Patrick Wormald*, Farnham, Ashgate, 2009, p. 65-80.
- CLARKE, 2009 : Clarke, Michael, « An Irish Achilles and a Greek Cú Chulainn », in Ó hUiginn, R., Ó Catháin, B. (dir.), *Ulidia 2. Proceedings of the Second International Conference on the Ulster Cycle of Tales, National University of Ireland, Maynooth, 24-27 June 2005*, Maynooth, An Sagart, 2009, p. 238-251.

- COURCELLE, 1957 : Courcelle, Pierre, « Les exégèses chrétiennes de la quatrième églogue », *Revue des études anciennes*, 59, 1957, p. 294-319.
- DAINTREE, 2000 : Daintree, David, « The transmission of Virgil and Virgil *Scholia* in Early Medieval Ireland », in Evans, G., Martin, B., Wooding, J. (dir.), *Origins and Revivals. Proceedings of the First Australian Conference of Celtic Studies*, Sydney, Centre for Celtic Studies (University of Sydney), 2000, p. 135-147.
- DAVIES, 1991-1992 : Davies, Luned M., « Sedulius Scottus : *Liber de Rectoribus Christianis*, a Carolingian or Hibernian Mirror for Princes ? », *Studia Celtica*, 26-27, 1991-1992, p. 34-50.
- DOLBEAU, 1990 : Dolbeau, François (dir.), *Sedulii Scotti Collectaneum Miscellaneum : Supplementum*, Turnhout, Brepols, 1990.
- EDEL, 2009 : Edel, Doris, « The Theme of incest in the older literature of Ireland », in Zimmer, S. (dir.), *Kelten am Rhein : Akten des dreizehnten Internationalen Keltologiekongresses (23. bis 27. Juli 2007 in Bonn)*, Mayence, P. von Zabern, 2009, vol. 2, p. 45-61.
- FOMIN, 1999 : Fomin, Maxim, « The early medieval Irish and Indic polities and the concept of righteous ruler », *Cosmos*, 15, 1999, p. 163-197.
- FOMIN, 2007 : Fomin, Maxim, « Classifications of kings in early Ireland and India », *Studia Celtica Fennica*, 4, 2007, p. 31-46.
- FOMIN, 2009a : Fomin, M., « *Bríathartheosc Con Culainn* in the context of early Irish wisdom-literature », in Ó hUiginn, R., Ó Catháin, B. (dir.), *Ulidia 2. Proceedings of the Second International Conference on the Ulster Cycle of Tales*, National University of Ireland, Maynooth, 24-27 June 2005, Maynooth, An Sagart, 2009, p. 140-172.
- FOMIN, 2009b : Fomin, Maxim, « Wisdom-texts from early Christian Ireland : aspects of style, syntax and semantics », in Bloch-Trojnar, M. (dir.), *Perspectives on Celtic languages*, Lublin, Wydawnictwa KUL (Lublin Studies in Celtic Languages, 6), 2009, p. 161-186.
- GARRISON, 1998 : Garrison, Mary, « Letters to a king and biblical exempla : the examples of Cathulf and Clemens Peregrinus », *Early Medieval Europe*, 7, 1998, p. 305-328.
- GRIGG, 2010 : Grigg, Julianna, « The Just King and *De duodecim abusiuis saeculi* », *Parergon*, 27, 2010, p. 27-52.
- HANI, 1984 : Hani, Jean, *La Royauté sacrée : du pharaon au roi très chrétien*, Paris, G. Trédaniel, 1984.
- HEN, 1998 : Hen, Yitzhak, « The uses of the Bible and the perception of kingship in Merovingian Gaul », *Early Medieval Europe*, 7, 3, 1998, p. 277-289.
- HENRY, 1982 : Henry, Patrick L., « The cruces of *Audacht Morainn* », *Zeitschrift für celtische Philologie*, 39, 1982, p. 33-53.
- HERREN, 1981 : Herren, Michael W., « Classical and secular learning among the Irish before the Carolingian Renaissance », in *Latin Letters in Early Christian Ireland*, Aldershot, Variorum, 1996, p. 1-39 (initialement publié dans *Florilegium*, 3, 1981, p. 118-157).

- HERSHKOWITZ, 1994 : Hershkowitz, Debra, « Sexuality and madness in Statius' *Thebaid* », *Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici*, 33, 1994, p. 123-147.
- HOFMAN, 1988 : Hofman, Rijcklof, « Some new facts concerning the knowledge of Vergil in early medieval Ireland », *Études celtiques*, 25, 1988, p. 189-212.
- JACKSON, 1964 : Jackson, Kenneth H., *The Oldest Irish Tradition : A Window on the Iron Age*, Cambridge, Cambridge University Press, 1964.
- JASKI, 1998 : Jaski, Bart, « Early medieval Irish kingship and the Old Testament », *Early Medieval Europe*, 7, 3, 1998, p. 329-344.
- JASKI, 2000 : Jaski, Bart, *Early Irish Kingship and Succession*, Dublin/Portland, Four Courts Press, 2000.
- KELLY, 1988 : Kelly, Fergus, *A Guide to Early Irish Law*, Dublin, DIAS, 1988.
- KELLY, 1997 : Kelly, Fergus, *Early Irish Farming : A Study Based Mainly on the Law-Texts of the 7th and 8th Centuries AD*, Dublin, DIAS, 1997.
- KENNEY, 1966 : Kenney, James F., *The Sources for the Early History of Ireland : Ecclesiastical. An Introduction and Guide*, New York, Octagon Books, 2^e éd. 1966.
- KNAEPEN, 2001 : Knaepen, Arnaud, « L'histoire gréco-romaine dans les sources littéraires latines de la première moitié du IX^e siècle : quelques conclusions provisoires », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 79, 2, 2001, p. 341-372.
- LAMBERT, 1986 : Lambert, Pierre-Yves, « Les gloses celtiques aux commentaires de Virgile », *Études celtiques*, 23, 1986, p. 81-128.
- LAPIDGE, 2006 : Lapidge, Michael, *The Anglo-Saxon Library*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2006.
- LOBRICHON, 1985 : Lobrichon, Guy, « Saint Virgile auxerrois et les avatars de la IV^e Églogue », in *Lectures médiévales de Virgile. Actes du colloque de Rome (25-28 octobre 1982)*, Rome, École française de Rome, 1985, p. 375-393.
- MAC CANA, 1979 : Mac Cana, Proinsias, « *Regnum* and *Sacerdotium* : notes on Irish tradition », *Proceedings of the British Academy*, 65, 1979, p. 443-479.
- MARTIN, 1984 : Martin, Richard P., « Hesiod, Odysseus, and the instruction of princes », *Transactions of the American Philological Association*, 114, 1984, p. 29-48.
- MCCONE, 1986a : McCone, Kim, « Werewolves, cyclopes, *díberga* and *fianna* : juvenile delinquency in early Ireland », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 12, 1986, p. 1-22.
- MCCONE, 1986b : McCone, Kim, « Dubthach Maccu Lugair and a matter of life and death in the pseudo-historical prologue to the *Senchas Már* », *Peritia*, 5, 1986, p. 1-35.
- MCCONE, 1990 : McCone, K., *Pagan Past and Christian Present in Early Irish Literature*, Maynooth, Department of Old and Middle Irish, National University of Ireland, 1990.
- MCCONE, 1996 : McCone, Kim, *Towards a Relative Chronology of Ancient and Medieval Celtic Sound Change*, Maynooth, National University of Ireland, Department of Old Irish, 1996.

- MEENS, 1998 : Meens, Rob, « Politics, mirrors of princes and the Bible : Sins, kings and the well-being of the realm », *Early Medieval Europe*, 7, 3, 1998, p. 345-357.
- MILES, 2006 : Miles, B., « Irish evidence for shared sources of Classical mythology in Anglo-Saxon England and medieval Ireland », in Wieland, G., Ruff C., Arthur, R. (dir.), *Insignis Sophiae Arcator. Essays in honour of Michael W. Herren On His 65th Birthday*, Turnhout, Brepols, 2006, p. 124-148.
- MILES, 2007 : Miles, Brent, « *Riss in Mundtuirc* : The tale of Harmonia's necklace and the study of the Theban cycle in medieval Ireland », *Ériu*, 57, 2007, p. 67-112.
- MILES, 2009 : Miles, Brent, « The literary set piece and the *imitatio* of Latin epic in the *Cattle Raid of Cúailnge* », in Ó hUiginn, R., Ó Catháin, B. (dir.), *Ulidia 2. Proceedings of the Second International Conference on the Ulster Cycle of Tales, National University of Ireland, Maynooth, 2-27 June 2005*, Maynooth, An Sagart, 2009, p. 66-80.
- MILES, 2011 : Miles, Brent, *Heroic Saga and Classical Epic in Medieval Ireland*, Cambridge/New York, D. S. Brewer, 2011.
- MOORE, 1996 : Moore, Michael E., « La monarchie carolingienne et les anciens modèles irlandais », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 51, 2, 1996, p. 307-324.
- O'CONNOR, 2006 : O'Connor, Ralph, « Searching for the moral in *Bruiden Meic Da Réo* », *Ériu*, 56, 2006, p. 117-43.
- O'CONNOR, 2013 : O'Connor, Ralph, *The Destruction of Da Derga's Hostel : Kingship and Narrative Artistry in a Medieval Irish Saga*, Oxford, Oxford University Press, 2013.
- O'LEARY, 1986 : O'Leary, Philip, « A foreseeing driver of an old chariot : regal moderation in early Irish literature », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 11, 1986, p. 1-16.
- PICARD, 2013 : Picard, Jean-Michel, « Théorie et pratique du *principatus* ecclésiastique en Irlande médiévale », in Oudart, H., Picard, J.-M., Quaghebeur, J. (dir.), *Le Prince, son peuple et le bien commun : de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 411-419.
- POKORNY, 1921 : Pokorny, Julius, « Zu Morands Fürstenspiegel », *Zeitschrift für celtische Philologie*, 13, 1921, p. 43-46.
- POPPE, 1995 : Poppe, Erich, *A New Introduction to Imtheachta Aeniasa, the Irish Aeneid. The Classical Epic From an Irish Perspective*, Londres, Irish Texts Society (Subsidiary Series, 3), 1995.
- REYNOLDS, 1983 : Reynolds, Leighton D. (dir.), *Texts and transmission : a survey of the Latin Classics*, Oxford, Clarendon Press, 1983.
- RICHE, 1982 : Riché, Pierre, « Les irlandais et les princes carolingiens aux VIII^e et IX^e siècles », in Löwe, H. (dir.), *Die Iren und Europa im früheren Mittelalter*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1982, vol. 2, p. 734-745.

- SAENGER, 1997 : Saenger, Paul, *Space Between Words : The Origins of Silent Reading*, Stanford, Stanford University Press, 1997.
- SASSIER, 2012 : Sassier, Yves, *Royauté et idéologie au Moyen Âge. Bas-Empire, monde franc, France : IV^e-XIV^e siècle*, Paris, A. Colin, 2^e éd. 2012.
- SAYERS, 1985 : Sayers, William, « Konungs Skuggsjá : Irish marvels and the king's justice », *Scandinavian Studies*, 57, 2, 1985, p. 147-161.
- SCOWCROFT, 2003 : Scowcroft, R. Mark, « *Recht Fáide* and its gloss in the pseudo-historical prologue to the *Senchus Már* », *Ériu*, 53, 2003, p. 143-150.
- SIMPSON, 1987 : Simpson, Dean, « The *Proverbia Greecorum* », *Traditio*, 43, 1987, p. 1-22.
- SIMPSON, 1991 : Simpson, Dean, « Sedulius Scottus and the Latin Classics », in Hudson, B. T., Ziegler, V. (dir.), *Crossed Paths : Methodological Approaches to the Celtic Aspect of the European Middle Ages*, Lanham, University Press of America, 1991, p. 25-38.
- SMITH, 1927 : Smith, Roland M., « The *Speculum Principum* in early Irish literature », *Speculum*, 2, 4, 1927, 411-445.
- STONE, 2007 : Stone, Rachel, « Kings are different : Carolingian mirrors for princes and lay morality », in Lachaud, F., Scordia, L. (dir.), *Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre 2007, p. 69-86.
- STORY, 1999 : Story, Joanna, « Cathwulf, kingship, and the Royal Abbey of Saint-Denis », *Speculum*, 74, 1999, p. 1-21.
- SYME, 1937 : Syme, Ronald, « Pollio, Saloninus and Salonae », *The Classical Quarterly*, 31, 1, 1937, p. 39-48.
- SZERWINIACK, 1995 : Szerwiniack, Olivier, « D'Orose au *Lebor Gabála Érenn* : les gloses du manuscrit Reg. Lat. 1650 », *Études celtiques*, 31, 1995, p. 205-217.
- THURNEYSEN, 1946 : Thurneysen, Rudolf, *A grammar of Old Irish*, Dublin, DIAS, 1946.
- WAGNER, 1970 : Wagner, Heinrich, « Studies in the origins of early Celtic civilisation », *Zeitschrift für celtische Philologie*, 31, 1970, p. 1-58.
- WATKINS, 1979 : Watkins, Calvert, « *Is tre fír fíathemon* : marginalia to *Audacht Morainn* », *Ériu*, 30, 1979, p. 181-198.
- WATKINS, 1995 : Watkins, Calvert, *How To Kill a Dragon. Aspects of indo-european poetics*, Oxford/New York, Oxford University Press, 1995.
- WRIGHT, 2006 : Wright, Charles D., « The *Proverbia Greecorum*, the Norman Anonymous, and the Early Medieval ideology of kingship : some new manuscript evidence », in Wieland, G., Ruff C., Arthur, R. (dir.), *Insignis Sophiae Arcator. Essays in honour of Michael W. Herren On His 65th Birthday*, Turnhout, Brepols, 2006, p. 193-215.
- ZIOLKOWSKI et PUTNAM, 2008 : Ziolkowski, Jan M., Putnam, Michael C. J. (dir.), *The Virgilian Tradition : The First Fifteen Hundred Years*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2008.